

2^e année - n° 32

1 fr. (En Belgique F. F. 1.50)

5 Juillet 1931.

POLICE MAGAZINE



“ MON ” PASTEUR EN PRISON

L'orgueil et le goût du sport ont conduit en prison ce malheureux pasteur américain Jean Poer, âgé de 25 ans. Nanti d'une automobile affectée aux besoins du culte, il en profitait pour aller voir les cataractes du Niagara et Hollywood. Naturellement, cela finit très mal... Les juges seront-ils indulgents.

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITE 72.96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) 50 fr.
	Un an (sans prime) 37 fr.
	Six mois 26 fr.
ÉTRANGER...	Un an 65 fr.
	Six mois 33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

tribunaux comiques

Plongeon.

C'est une minuscule histoire d'escroquerie. Elle ne rapportait que vingt ou vingt-deux francs à son auteur.

Mais son auteur eut le tort de la renouveler chaque dimanche, et un badaud pris une première fois se révolta à l'idée que le jeune vaurien tentait de « remettre ça » en le sollicitant de nouveau.

J'ai voulu le faire arrêter et conduire devant les tribunaux, mais on m'a dit que ça ne serait pas facile pour un fait aussi peu important. Alors j'ai administré une « pâtée » à ce sale individu pour aller jusqu'au commissaire. Comme ça, ça devenait possible !

La « pâtée » ne vous a pas suffi ? interroge le président de la correctionnelle.

Oh ! il n'y aurait eu que moi, j'aurais considéré que mes taloches bien appliquées me payaient de mon argent, mais j'ai voulu faire condamner ce type pour qu'il ne fasse pas d'autres dupes.

Mais direz-vous, quel est le délit ?

Voici. Le dimanche, sur le pont de Suresne, à l'issue des courses de Longchamp, un jeune vaurien de dix-sept ans annonçait aux passants qu'il allait se jeter du haut dudit pont dans la Seine, mais qu'il ne le ferait que pour une vingtaine de francs.

Il faisait alors la quête, prenant un franc

ici, un autre là, et quand la somme réclamée était complète, il filait en douce et disparaissait sans avoir exécuté son tour d'adresse.

L'inculpé se défend mollement :

— L'eau était trop froide.

— Il fallait rendre l'argent, riposte le président.

— Je ne savais plus à qui qu'elle appartenait. Et puis, ce n'était pas bien méchant pour des gens qui risquaient gros aux courses. Si monsieur m'est « entré dedans » et a déposé une plainte, sûr que c'est parce qu'il avait « paumé » au champ.

— Justement, j'avais gagné ! proteste le plaignant.

— Alors, vous pouviez être plus indulgent, assure le magistrat, et la « pâtée », comme vous dites, suffisait.

Mais le président constate qu'il a été un peu loin et rectifie :

— Ce n'est pas le magistrat qui vous parle ici, mais l'homme. Le magistrat, lui, condamne.

Et le prévenu, tout ahuri, de constater :

— Il n'aurait jamais dû être juge celui-là !

Explorateur.

Oui, c'est un explorateur, mais il ne voyage pas beaucoup. Ses explorations ne dépassent pas les champs de courses de la région parisienne.

Cet homme explore les poches de ses concitoyens amateurs du turf, mais, comme il l'avoue ingénument, persuadé dans sa candeur naïve que c'est une excuse, seulement celles de ceux qui ont gagné.

Un voleur cet homme-là ?

Comme le dit spirituellement le président de la chambre correctionnelle où se passe l'affaire : un citoyen scrupuleux qui prélève un impôt personnel sur le gain malhonnête. Evidemment, si tout le monde agissait comme lui, le jeu ferait moins de victimes.

— Ainsi, constate ce président, vous fréquentiez les champs de courses pour détrousser vos semblables ?

Mais le magistrat se reprend :

— Quand je dis vos semblables j'en demande pardon à vos victimes, qui, heureusement, ne vous ressemblent pas moralement.

L'accusé se défend mollement :

— Il n'y avait pas préméditation. Je ne venais pas sur le champ pour voler. Mais le jour qu'on m'a arrêté sur le fait j'avais eu la « poisse ». Oui, un *tubard* qu'un lad m'avait *refilé* et qui a *crevé*. Alors, comme j'étais sans un, j'ai eu le tort de... de faire ce que j'ai fait. Ça se passait à Maisons-Laffitte. Je ne pouvais pourtant pas revenir à pied. A bien fallu que je me retourne.

— Et du même coup, vous avez *retourné* les poches des joueurs. Vous n'aviez personne à qui emprunter cent sous ?

— Non, mon président. J'ai malheureusement pas de relations aux courses.

Le président se fait moins sévère.

— Je constate, dit-il, que c'est votre première affaire.

— Sûr, reconnaît l'accusé. Mais j'ai pas su résister. Tout ça c'est à cause du jeu. J'étais marqué pour m'y laisser prendre.

— Marqué ? Comme ça ?

— Oui, à cause de mon métier.

— Quel métier ?

— Je suis coiffeur.

Le magistrat ne comprend pas. Alors l'avocat de l'accusé d'expliquer que la plupart des coiffeurs s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline et que son client fut entraîné « de par son métier », comme il dit, sur la fatale pente.

Six mois de prison avec sursis.

Le héros mendiant.

Il mendiait, et pour apitoyer les passants, il se faisait passer pour un héros de la guerre.

Quand on fit cesser son trafic, il portait un veston sordide rehaussé de la croix de

guerre avec six étoiles et de la médaille militaire.

Or, le mendigot n'avait droit ni à l'une, ni à l'autre de ces décorations.

— Mon colonel m'avait dit que je méritais la médaille militaire et qu'il me la ferait avoir, explique le malin personnage.

— Et votre colonel ne vous fit pas décorer ? s'étonne le président.

— Non, il a été tué avant. C'est dommage.

— Pour lui ou pour vous ?

— Pour lui aussi. Pour moi ça m'éviterait d'être ici, alors que je ne le mérite pas.

— Passe pour la médaille militaire, mais la croix de guerre avec six étoiles ?

— Je la méritais aussi. J'avais compté. J'avais risqué six fois ma peau, sept même, mais je n'ai pas voulu exagérer.

On rit dans la salle.

Se retournant vers l'inculpé, le magistrat continue :

— Si vous étiez le héros que vous dites, pourquoi ne vous a-t-on pas cité une seule fois ?

— On m'en voulait. Chaque fois que je revenais de perm', c'était avec deux ou trois jours de retard. Alors j'étais mal noté.

Mais l'homme a cette réflexion :

— C'est malheureux que les flics m'aient arrêté l'autre jour. Justement, je voulais enlever mes médailles.

— Ah ! vous reveniez à de meilleurs sentiments ?

— Oui, et puis j'avais remarqué que ça ne faisait plus d'effet sur les passants ! La guerre c'est le passé, les héros on s'en f... !

Décidément, le mendigot-héros continue à manquer de chance.

Mais il finit par en prendre son parti et il accueille avec philosophie les six mois de prison qui lui permettront, dit-il en quittant le box, de manger aux frais du gouvernement, de ce gouvernement qui ne l'a pas décoré.

Il méritait bien cette compensation.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE

12 Mois de Crédit

MACHINE DE PREMIER
ORDRE



Absolument garantie, solide, légère et élégante. Roue libre, jante et garde-boue acier. Spécialement construite pour l'usage journalier et le grand tourisme, dont les différentes pièces sont signées par les grands maîtres de la fabrication des cycles PEUGEOT, MICHELIN, etc.

Bicyclette homme, mod. gd luxe 594 fr.

Payables : 49 fr. 50 par m.

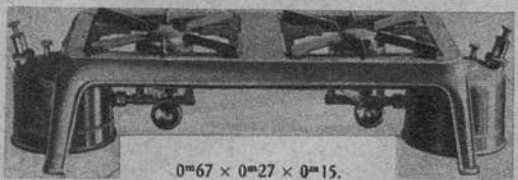
Modèle luxe : 552 fr.

Payable : 46 fr. par mois

Bicyclette dame, double col de cygne, grade-chaîne, filet, garde-jupe, pédales caoutchoutées. Modèle grand luxe 660 fr.

Payables : 55 francs par mois.

Modèle luxe : 600 fr. Payables 50 francs par mois.



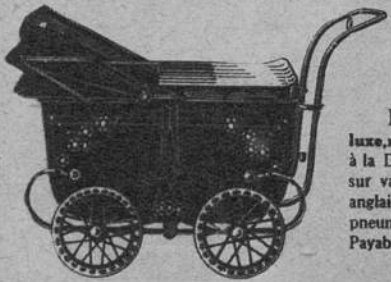
RÉCHAUD A GAZ
de pétrole ou d'essence
"Mirus"

N° 2. Modèle 1 feu, émaillé vert mousse, gris bleu ou bleu vert. 168 fr.

Payables : 14 fr. par mois.

N° 4. Modèle 2 feux, émaillé vert mousse, gris bleu ou bleu vert. 312 fr.

Payables : 26 fr. par mois.



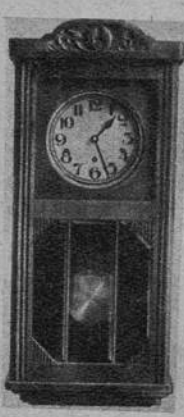
N° 52 bis.
LANDAU

luxe, rigide, suspension à la Daumont, montée sur vaste caisse forme anglaise, roues semi-pneumatiques. 396 fr.

Payables : 33 francs par mois.

N° 55. LANDAU
pliant, à cadre supérieur et fond rigide bois, caisse souple moleskine 0^m75 x 0^m35 x 0^m35, pliage et dépliage invisible et automatique, roues de 0^m20... 252 fr.

Payables : 21 francs par mois.



CARILLON 4/4

sonnant alternativement et à volonté l'air de Westminster ou de Trinité garanti 5 ans fco de port et d'emball.

N° 78. Haut. 0^m76 ; chêne clair ou foncé, façon noyer, sculpt. soignées prises dans la masse, 3 glaces bis. serties cuiv. 546 fr.

Payable : 45 fr. 50 par mois.

APPAREIL
PHOTOGRAPHIQUE

« Réve Idéal »

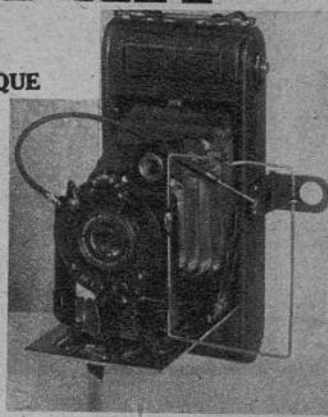
de renommée mondiale. N° 1. Modèle pour pellicules 6 x 9.

Entièrement métallique beau gainage, ferrures nickelées et émaillées noir, mise au point avec arrêt automatique à l'infini, viseur clair réversible. Objectif anastigmat très lumineux. « Réve Idéal » F. 6. 3. Obturateur 3 vitesses variables et 2 poses, écrous pour pied 360 francs.

Payables 30 francs par mois

N° 3. Modèle grand luxe pour pellicules 6 1/2 x 11. Objectif anastigmat « Hermagis » F. 6. 3. 480 fr.

Payables 40 francs par mois

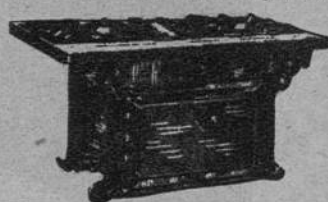


8 jours d'essai
1^{er} versement, 1 mois
après
la livraison

Réchaud à Gaz n° 10

Dimensions : 64 x 34 x 30, avec four à rôti et à pâtisserie, pouvant se chauffer dessus et dessous, bec du milieu réversible, rampe cuivre invisible, brûleurs d'une seule pièce. Cet appareil spécialement étudié réalise une économie de 60 p. 100. En fonte émaillée partout, vert, bleu ou brun, dessus, façade et côtés, rampe invisible. 420 fr.

Payables : 35 francs par mois.



DEMANDEZ notre catalogue N° 66

DIVAN-LIT, deux croisées articulées, 3 positions. Dimensions 70 x 120 fermé ; 70 x 190 ouvert, expédié franco de port et d'emballage. Article sérieux avec literie composée de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouverts reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert... 468 fr.

Payables 39 francs par mois.

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu, ou dessin or, sur fond bleu, violet, marron ou noir. 588 fr.

Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert. 672 fr.

Recouvert velours ciselé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris, rouge... 696 fr.

BULLETIN DE COMMANDE P. O. 1.

Je prie la Maison GIRARD et BOITE, à Paris,

de m'envoyer un.....

au prix de..... que je paierai.....

par mois au compte Chèques postaux 979, Paris.

Fait à..... le..... 193

Nom et prénoms.....

Profession ou qualité.....

Domicile.....

Département..... Gare.....

Signature :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur
PARIS (2^e)

UN FIL UNE FILATURE

Le fil de cuivre qui avait été sectionné et dont on retrouva l'autre partie chez Nourric. Les deux cassures s'ajustaient parfaitement. (Wide World.)

Comment, partis d'un rien, nos policiers arrêtaient souvent de grands criminels.

La génération actuelle — le Français tout particulièrement — a l'esprit d'aventure. On aime le mystère, le théâtral, l'imprévu qui fait ouvrir les yeux et la bouche, enfin tout ce qui se rapproche du roman-feuilleton, du bon s'entend.

La récente affaire de la rue Mozart nous rappelle les meilleures histoires de Sherlock Holmes, et c'est du Conan Doyle vécu que l'assassinat d'un honorable bijoutier parisien vient de nous offrir.

L'inspecteur principal Leroy, un vieil as de la Police judiciaire, est parti d'un rien pour aboutir à l'arrestation d'un assassin.

Ce rien : un journal abandonné sur le lieu du crime.

Oui, un rien. Comment voulez-vous trouver le propriétaire d'un journal, d'un quotidien à fort tirage surtout ?

L'inspecteur principal Leroy chargé de l'enquête sur l'affaire de la rue Mozart vit ce journal, le ramassa et le rejeta après l'avoir regardé sur toutes ses faces.

Puis, se ravissant, il revint prendre le quotidien et en examina les plis. Ces plis n'étaient point ceux que font habituellement les marchands de journaux. Le quotidien en question avait été plié de façon à permettre la lecture de la demi-page réservée aux courses de chevaux.

Le criminel était donc un habitué des hippodromes parisiens.

C'était un bien petit pas vers le coupable, pensez-vous, tant de gens allant régulièrement sur les champs de courses. Un grand pas au contraire.

Un grand pas, car on savait une autre chose. Si le criminel n'avait pas signé les terribles coups portés à sa victime, il avait à peu près indiqué son âge.

Pour être sorti facilement victorieux — facilement et rapidement — d'une lutte avec un homme encore solide, l'assassin était un jeune, et un jeune très robuste.

Restait à rencontrer sur les champs de courses un jeune habitué aux larges épaules, aux muscles apparents et assez distingué.

Sa victime avait consenti à lui montrer des bijoux. Elle ne l'eût pas fait pour un visiteur ne présentant pas au moins une certaine correction.

Donc, substituons-nous à l'inspecteur Leroy. Nous avons affaire à un homme jeune, musclé (son allure doit être celle d'un sportif), distingué et fréquentant les hippodromes.

C'est évidemment sur les champs de courses que la filature commencera.

Sur les champs de courses, bon. Mais dans quelle enceinte de l'hippodrome ?

A la pelouse vraisemblablement. A la pelouse, car le misérable recherchera la masse où l'on se perd et aussi parce que depuis le crime l'assassin craint l'isolement ; c'est l'habitude.

Les courses, voilà le vice (un des vices plutôt) de l'assassin de la rue Mozart.

Préfecture de Police

DIRECTION
de la
POLICE JUDICIAIRE

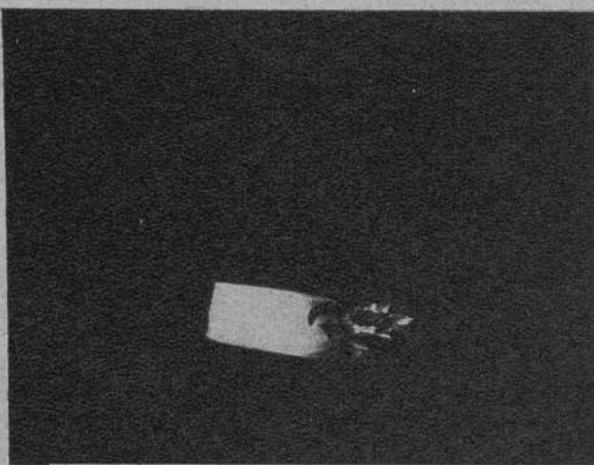
LISTE

des bijoux dérobés chez M. DANNENHOFFER,
bijoutier, 123 avenue Mozart à Paris

- 1 Bague russe centre brillant entouré roses et saphirs
- 1 Alliance tout platine
- 1 Bague centre perle fine 4 grains environ, rubis fin et brillants
- 1 Bague russe centre saphir côtés brillants
- 1 Bague 8 pans entourés brillants centre saphir Australie.
- 1 Chevalière sablé et poli centre brillants 0.50 env. côtés modernes.
- 1 Bague carrée centre 2 brillants numérotée { intérieur 6542, côtés roses
- 1 Bague rivière centre 2 brillants { côtés 4 brillants, numérotée 6686
- 1 Bague rivière centre 3 brillants, côté { brillants et côté roses, numérotée 6699.
- 1 Bague carrée centre 4 brillants, côtés { brillants.
- 1 Bague ronde bouton centre brillant trille { ancienne, 1 carat 20 e nviron
- 1 Bague ronde gravée ent.festons 9 brillants
- 1 Bague rivière tout brillants, N° 4.210 {
- 1 Bague brillante et non festonné 9 brillant
- 1 Bague { rare une émeraude très jolie petite 8 faces et 2 brillants 3055.
- 1 Bague { brillants ent.émeraudes 3055.

La circulaire de la Préfecture de police sur laquelle figurent les bagues volées par Gauchet à la bijouterie de l'avenue Mozart. (Wide World.)

L'assassin s'était servi, pour ouvrir la boîte, de la pointe de son couteau, qu'il avait ébréché. Le bout de la lame avait été retrouvé sur les lieux du crime. (Wide World.)



Un mégot sur lequel se dessinait un demi-croissant et un tout petit triangle. (Wide World.)

Aujourd'hui que son crime l'a enrichi, il ira tenter la chance et jouera gros.

Il jouera gros... Encore un indice qui vient s'ajouter aux autres.

Et c'est l'homme rencontré, observé, suivi jusqu'à sa descente d'autocar aux environs de la place Pigalle. L'homme est repéré. Il entre dans un immeuble où il demeure pendant près d'une heure. Dans cet immeuble donc quelqu'un sait qui il est, connaît sa vie ou une partie de sa vie, a une opinion sur ce qu'il vaut moralement.

Ce « quelqu'un » est interrogé. L'homme a un nom maintenant, et l'on sait qu'il a dévoré en quelques semaines un héritage de près de deux cents billets, qu'il use de stupéfiants, qu'on ne lui connaît aucun moyen d'existence avouable.

L'homme, après quelques phrases échangées entre celui qui veut savoir et celui qui est quelque peu renseigné, est devenu un suspect.

Mais peut-être a-t-il vu qu'il était filé. Aujourd'hui on risquerait l'arrestation que rien ne semble justifié. Pas de complications, de réclamations, de protestations. Pas d'histoires. On dit si facilement que la police arrête des innocents.

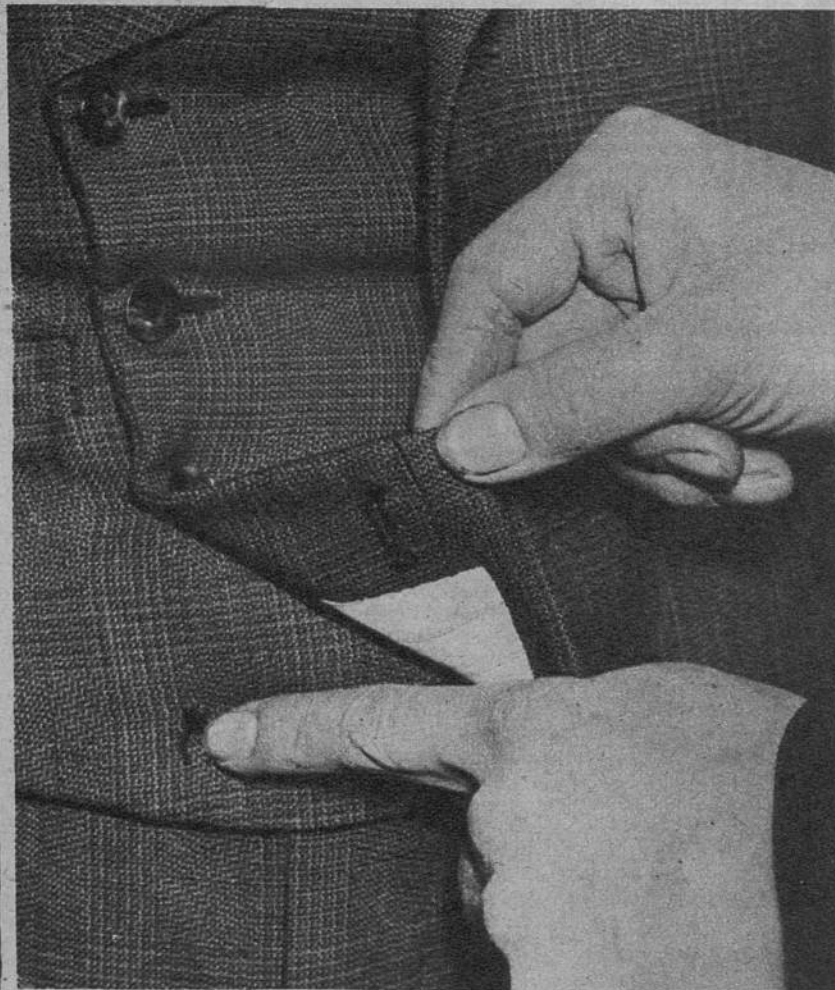
Il faut que le suspect se rassure, qu'il cesse d'avoir une respiration haletante, que sa prudence se relâche. Il attendra encore quelques jours avant de vendre les principaux bijoux volés. Il faut qu'on ait l'impression très nette qu'il va entrer en pourparlers avec un recéleur.

On le file toujours, mais de plus loin, et voici qu'on le surprend en conversation avec un Arabe qui n'est pas un inconnu pour la brigade Nord-Africaine.

L'Arabe est vite coincé, interrogé, fouillé. Il n'a rien sur lui. Non, le jeune homme lui parlait de bagues à vendre, mais il ne les a pas montrées. On doit se revoir le soir après dîner.

Parfait. Cette fois, on va agir. Le suspect est certainement allé chercher les bagues en question. Il les aura sur lui et les numéros de ces bagues coïncideront peut-être avec ceux de bagues volées chez le bijoutier de la rue Mozart.

La filature reprend. Le suspect est revenu chez lui. Il est ressorti un quart d'heure après pour se diriger à pas pressés vers un restaurant faisant l'angle des rues Mansart et Fontaine. On ne l'a pas arrêté en cours de route pour ne pas lui donner l'éveil, pour éviter une



Un bouton manquant à un gilet, cela suffit parfois pour mettre sur la piste un fin policier. (Wide World.)

chasse à l'homme surtout, car pendant la poursuite le bandit pouvait se débarrasser des pièces

à conviction en les jetant dans une bouche d'égout. On attend, au contraire, qu'il s'installe confortablement dans le restaurant où il a accoutumé de dîner.

— Un quart d'heure après son entrée dans le restaurant nous expliqua l'inspecteur principal Leroy, j'y pénétrai à mon tour flanqué du brigadier Pequino et de l'inspecteur Claire, de la voie publique. Dès que la porte se fut refermée sur nous, je criai : « Police ! »

L'inspecteur principal comprit à nos yeux notre étonnement.

— Oui, vous vous demandez pourquoi, rompent avec les habitudes, je ne suis pas allé directement au suspect pour le prier de me suivre. J'ai cru bon de ne pas éviter le scandale pour voir quelle serait, sur le visage de ce jeune homme, la répercussion de cette entrée policière quelque peu théâtrale.

Que voulez-vous, je le répète, les motifs d'arrestation étaient si minimes, je voulais en avoir d'autres plus solides, provoquer une réaction, voir tressaillir le suspect.

« Il est vrai que j'en fus pour mes frais. Gauchet, nature sournoise et froide, resta impassible.

« Je me dirigeai pourtant vers lui et l'examinai. Il portait au poignet droit un bracelet en or. Je lui en demandai la provenance. Il hésita. Cela suffisait.

« Tandis que je l'emmenais, l'ayant fouillé sur place, je me demandai où il avait bien pu fourrer les bagues. Une idée me vint. Je dépêchai un de mes inspecteurs dans le restaurant que nos venions de quitter avec mission de fouiller les cuirs faisant charnière de la banquette sur laquelle Gauchet était assis.

« L'idée était excellente. Deux bagues s'y trouvaient. Elles portaient des numéros inscrits sur la liste des bijoux volés rue Mozart. Je mis cette liste sous les yeux de Gauchet, qui se contenta de répondre : « Oui, c'est moi. »

— En somme, inspecteur Leroy, votre filature partit bien du journal plié à la rubrique des courses. Vous n'avez été aidé par aucun indicateur ?

— Le journal en question est effectivement le point de départ de cette filature heureuse.

— Un fil... déclencha une filature.

— Mon Dieu, oui, mais c'est assez... courant, comme on dit vulgairement. L'affaire de Boulogne fut du même tonneau.

Avec un bouton de gilet, on retrouve l'homme.

L'inspecteur Leroy me conta alors cette anecdote : « C'est une assez vieille histoire. Elle remonte à... Enfin, cela se passait bien avant la guerre.

« Une villa avait été cambriolée à Boulogne. Depuis vingt-quatre heures, j'étais sur l'affaire et ne parvenais pas à trouver le moindre indice intéressant.

« Pous la dixième fois, je refaisais le trajet qu'avait dû suivre le cambrioleur.

« Ce trajet passait par une cour étroite occupée depuis plusieurs jours par deux voitures. Pour se rendre dans la villa, il fallait traverser l'adite cour, passer entre les deux véhicules (en rentrant son ventre quand on avait un petit « quatre mois ») et monter trois ou quatre marches.

« Au moment où je me trouvais entre les deux voitures, l'idée me vint de m'arrêter et de regarder autour de moi ; puis, à mes pieds, soudain, un objet brilla. Je me baissai et ramassai un petit bouton de métal.

« Il s'agissait d'un bouton de gilet.

« Peut-être ce bouton appartenait-il au cambrioleur, mais, même dans ce cas, il ne pouvait rien m'apprendre.

« Je retournai le bouton qui, à l'envers, portait les initiales : J. F.

« Ce n'étaient certainement pas les initiales du coupable, mais celles du fabricant du bouton vraisemblablement.

« Le fabricant aux initiales J. F., je le trouvai assez rapidement dans le Bottin.

« Je me rendis chez lui. Il me montra la liste des tailleurs qu'il fournissait. Il y en avait dix-huit à Paris !

« J'eus la patience de les voir tous, et les déclarations de l'un d'eux me frappèrent :

« J'ai vendu un complet à un individu qui habitait en hôtel — l'hôtel qui fait face à mon magasin — me dit ce tailleur. Le gilet de complet porte des boutons comme celui que vous me montrez. Quand le vêtement fut terminé, je voulus le faire porter au client, mais ce dernier me demanda de n'en rien faire, ajoutant qu'il viendrait le chercher lui-même. Il vint en effet, me paya et s'en fut avec le complet.

« J'en savais assez. Quelques minutes après, je questionnai l'hôtelier. L'homme au veston travaillait depuis peu dans une usine voisine de la villa cambriolée. Il était parti le matin même avec ses bagages sans donner d'adresse. Une femme l'accompagnait. Au cours de leur dernière conversation à l'hôtel, le nom de la ville de Vichy avait été prononcé.

« L'enseignement était excellent. Le surlendemain, nous arrêtons l'homme à Vichy. Comme nous nous approchions de lui, mes collaborateurs et moi, il comprit et nous tendit les mains en disant :

« — Bon, je suis fait. Allons-y !

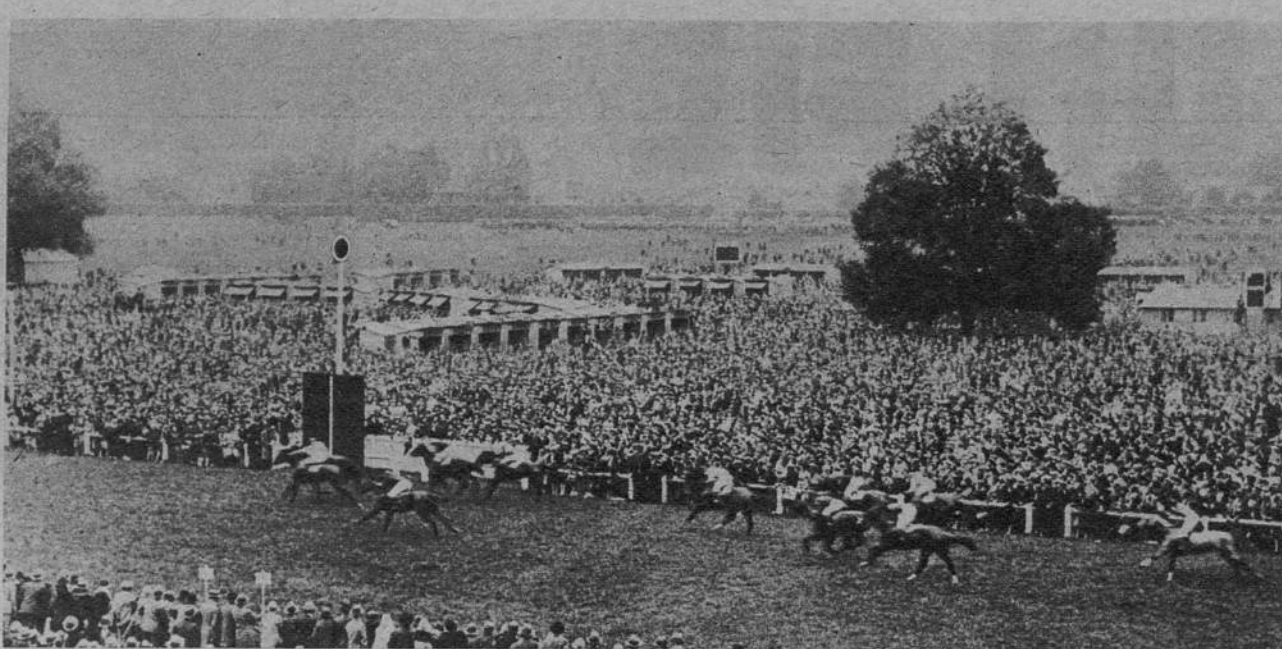
« Et, chemin faisant, il nous conta, non sans une belle fierté, comment il avait pris, dans la villa cambriolée, un petit coffre-fort et porté ce meuble dans un terrain vague voisin. Là, il avait éventré le coffre et s'était emparé des dix billets de mille qu'il contenait.

« Quand je lui fis connaître qu'il était « fait » pour avoir perdu un simple bouton de gilet, il ouvrit de grands yeux étonnés et répéta cinq ou six fois :

« — Ça, par exemple !... Ça, par exemple !... »

Le demi-croissant rouge.

Les histoires de filatures parties d'un fil abondent à la Police judiciaire.



C'est sur les champs de courses, à la pelouse, que la filature commença. (Wide World.)

Celle que vient de nous conter, dans la salle des inspecteurs, le limier Leroy a réveillé les souvenirs de plusieurs policiers présents, et c'est à qui nous conter une histoire de « point de départ microscopique », comme me dit l'un d'eux avec un doux accent méridional.

Nous n'avons retenu que les plus intéressantes.

Laissons d'abord l'inspecteur V... nous raconter celle-ci : — On m'avait mis sur une affaire de vol de bijoux assez mystérieuse. Dans un hôtel particulier de la rue de la Faisanderie habitaient, pendant deux mois de printemps seulement et un mois d'automne, un couple de riches étrangers, des Roumains si mes souvenirs sont exacts.

« Au lendemain de leur dernier départ, ces étrangers avaient télégraphié à leur chauffeur resté momentanément à Paris qu'ils avaient oublié un coffret contenant de superbes bijoux.

« Le chauffeur n'était pas allé immédiatement chercher le coffret et quand, une huitaine de jours après la réception du télégramme, il s'était rendu à l'hôtel de ses maîtres, il avait non seulement constaté la disparition dudit coffret, mais encore de nombreux autres objets précieux. L'hôtel particulier avait été proprement cambriolé.

« Tout d'abord, on soupçonna le chauffeur, mais si l'individu était quelque peu nonchalant, son honorabilité ne pouvait faire de doute pour personne.

« Pendant plusieurs jours, j'inspectai l'hôtel particulier de la cave au grenier sans rien remarquer d'anormal. Pas d'empreintes digitales — le bandit avait travaillé avec des gants de caoutchouc sans doute, — pas même de traces de pas ou d'effraction.

« Ah ! l'animal, il était fort !... »

« Il était fort et il avait fait preuve du plus grand sang-froid. En traversant la salle à manger, en effet, j'avais aperçu une bouteille de vieille fine qu'on avait oublié de reboucher après avoir consommé deux verres du liquide qu'elle contenait.

« Sur la bouteille, toujours pas de traces de doigts. Pas de petits verres non plus. Le voleur avait bu à la régale. Une chaise placée de biais près de la table sur laquelle était la bouteille me prouvait que le cambrioleur si maître de lui s'était assis pour boire.

« J'examinai la table de plus près. Deux minuscules tas de cendre de cigarette la salissaient.

« Je regardai aux pieds de la chaise : encore de la cendre.

« J'examinai cette cendre à la loupe — oui, à la façon de Sherlock Holmes, ce qui prouve que le roman est bien près de la vie, souvent — et constatai qu'il s'agissait d'un tabac d'Orient, un tabac vraisemblablement assez cher.

« Je ne mis alors à réfléchir. Cette cendre ne constituait pas un indice. Le cambrioleur avait trouvé des cigarettes appartenant au Roumain ou à sa femme et en avait fumé en buvant de la fine de ses victimes.

« J'ouvris un buffet et y trouvai des boîtes de cigarettes en effet. Mais toutes ces cigarettes étaient de tabac brun.

« La cendre de la table me parut dès lors plus intéressante.

« Je repoussai la chaise placée près de la table et aperçus, écrasé contre l'un des pieds de cette chaise, une sorte de... mégot de cigarette que je détachai.

« C'était bien un mégot de cigarette aux trois quarts consumée et qui était fait d'un papier supermince orné d'un dessin particulier.

« A la loupe, j'examinai ce qui restait de ce dessin : un demi-croissant de couleur rouge et, plus loin, un tout petit triangle bleu.

« Passant le lendemain à la Police judiciaire, je fis part à un vieux de la vieille de ma découverte. Ce collègue me donna le renseignement suivant :

« On utilise, pour certains appareils à fabriquer des cigarettes, des tubes de papier spéciaux agrémentés souvent d'armes ou d'initiales. Va donc voir rue de Rivoli chez le dépositaire des machines L... Peut-être trouveras-tu quelque chose là.

« Je suivis le conseil. Rue de Rivoli, on me montra tous les modèles en vente. Je n'y trouvai pas mon croissant.

« Mais soudain, le vendeur se souvint :

« — Attendez donc, le mois dernier, j'ai fabriqué, pour un prince russe, des cigarettes dont le papier portait un croissant rouge et une étoile bleue. Mais vous me parlez d'un triangle... »

« Triangle, oui, m'écriai-je, parce que je n'ai qu'un morceau du papier à cigarette, mais ce triangle fait vraisemblablement partie de l'étoile.

« Le vendeur me montra un modèle que je comparai au bout de cigarette trouvé rue de la Faisanderie. J'étais sur la bonne piste.

« Maintenant, n'allez pas croire que le cambrioleur que je recherchais était le prince russe. C'était tout simplement son valet de chambre, ami intime du chauffeur de mes Roumains. Vous devinez le reste.

Le fil est coupé cette fois.

Et voici une anecdote plus près de nous puisqu'il s'agit de l'arrestation des bandits qui assassinèrent un employé de banque.

Nourric, Duquesne, ce n'est pas si vieux qu'on ne se souvienne plus des tristes exploits de ceux qui maintenant expient au bagne.

D'ailleurs, cette affaire qu'on croyait enterrée menace de revenir sur l'eau, les défenseurs des deux principaux condamnés ayant l'intention, dit-on, de demander la révision du procès de leurs clients.

Toujours est-il que ce fut encore un fil, qui, dans cette affaire, donna la direction de la filature.

Mais ce fil en était un véritable : un fil de cuivre.

On a dit que certaine voiturette (trois planches montées sur deux roues de bicyclette) avait mis les policiers sur la bonne piste.

Cette voiturette qui servit au transport du cadavre fut certes pour quelque chose dans la filature, mais la découverte du fil de cuivre

dont nous allons parler — du fil conducteur pourrions-nous dire — fut le vrai point de départ de la piste sérieuse, puisque cette découverte permit d'établir, sans doute possible, que le fil ayant servi à ficeler le cadavre dans la toile qui l'entourait venait bien de chez Nourric.

La voiturette, d'autres criminels avaient pu la prendre chez Nourric après avoir assassiné l'encaisseur, alors que ce dernier se rendait chez son client.

Mais le fil de cuivre qui avait été sectionné et dont on retrouva l'autre partie chez Nourric, les deux cassures s'ajustant parfaitement, ce fil de cuivre était une preuve accablante.

Deux électriciens ne coupent pas un fil de cuivre de la même façon. Ils ont chacun leur manière d'incliner la main et de donner le coup de pince.

Et la coïncidence eût été bien étrange de trouver le résultat du même geste ici et là.

On peut donc dire que ce fut réellement la cassure d'un fil de cuivre qui confondit les assassins de l'encaisseur.

Le couteau ébréché.

Cette dernière anecdote me fut contée par l'inspecteur G... qui a quelques belles arrestations à son actif :

« Peu après la guerre, une épicière d'une petite localité d'Alsace était trouvée assassinée dans sa boutique.

Le vol avait été le mobile du crime, le tiroir-caisse ayant été forcé et complètement vidé de son contenu.

L'assassin — les traces ne révélaient le passage que d'un seul homme — s'était, son crime commis, froidement restauré dans l'arrière-boutique, mais il avait dû saisir les différents objets lui ayant servi (bouteilles et assiettes) avec son mouchoir, les empreintes digitales étant imperceptibles et leur photographie inutilisable.

Le bandit, tandis que sa victime râlait sur le carrelage de la boutique, avait bu deux bouteilles de vin et mangé du saucisson, du lard, du fromage et des sardines.

Un inspecteur de la brigade mobile découvrit, près de la boîte de sardines, un imperceptible morceau de lame de couteau.

L'assassin, pour ouvrir la boîte en question, s'était vraisemblablement servi de la pointe de son couteau qu'il avait ébréché.

En retrouvant le couteau en question, on devait donc mettre la main sur le coupable. Mais dans quelle poche était ce couteau ? Mystère.

A deux kilomètres de là travaillaient à l'établissement d'une nouvelle ligne de chemin de fer destinée à desservir directement Saint-Dié une importante équipe de travailleurs polonais. L'assassin était-il parmi eux ? C'était possible, mais on ne pouvait vraiment pas passer en revue une centaine d'individus pour demander à chacun d'eux de présenter son couteau de poche.

Notre inspecteur se fit alors embaucher dans l'équipe et travailla avec les Polonais.

Chaque jour, il allait déjeuner à côté d'un groupe différent et après une semaine d'attente, d'observations en conversations, il finit par fixer ses soupçons sur une dizaine d'hommes.

Alors, il déjeuna auprès de chacun d'eux. Au milieu du repas, il déclarait qu'il avait égaré son couteau et demandait au camarade de lui prêter le sien.

Un jour, un Polonais se méfia et refusa. Le limier lui dit alors brusquement :

« C'est le couteau qui t'a servi à ouvrir la boîte de sardines ? »

« Non, je ne l'avais pas ce jour-là, riposta le misérable qui croyait naïvement que cette réponse ferait tomber les soupçons du détective.

Il comprit d'ailleurs immédiatement qu'il s'était vendu en croyant se sauver et il avoua son crime.

Pointe de lame, bouton de gilet, cassure de fil de cuivre, cigarette aux trois quarts consumée, boutons de manchette, journal... nombreux sont ces « riens » qui deviennent tout pour nos Holmes officiels.

L'aventure contée, on pense : « Comme c'était facile ! » Il était facile aussi de faire tenir l'œuf de Colomb sur l'une de ses pointes.

Mais il fallait y penser pour l'œuf, et il est nécessaire d'avoir la manière de se servir des « riens » policiers qui, pour d'aucuns, sont la signature d'un crime.

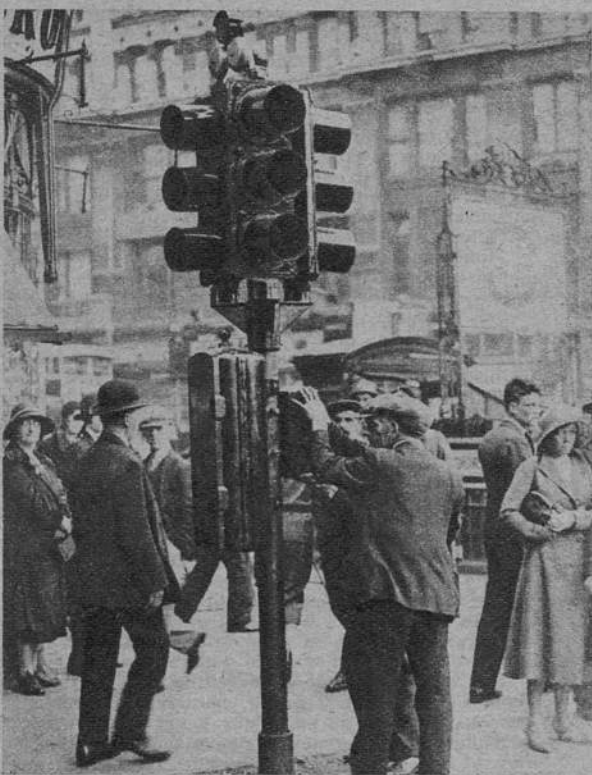
Et dans ce genre de besogne, nos limiers peuvent en remontrer à toutes les polices du monde.

JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.

Bloc-Notes de la Semaine



Le commissaire Colombo a été mis en cause dans l'affaire Daudet-Bajot. Il a témoigné devant les magistrats de la XII^e Chambre correctionnelle. Le voici (à droite) pendant sa déposition. On aperçoit assis non loin de lui le chauffeur Bajot. (R.)



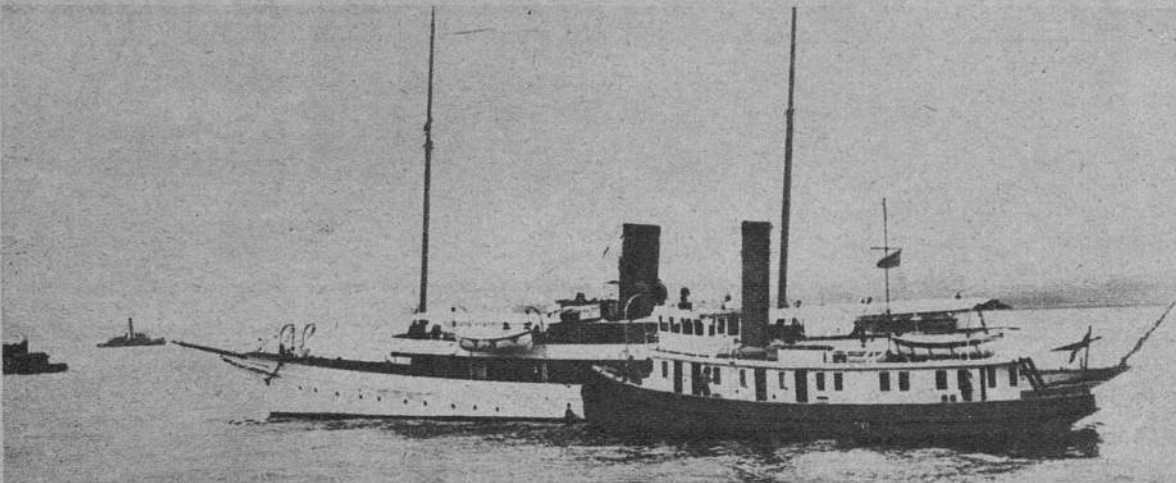
Nous avons déjà signalé à nos lecteurs les nouveaux appareils électriques qui servent à indiquer aux piétons et aux automobilistes, dans les rues de Londres, à quel moment il faut passer. Un seul agent peut faire manœuvrer 12 appareils, ce qui est très utile dans les grands carrefours. Observez de quelle façon les feux sont disposés, ils sont vus de tous les côtés. (I. G. P.)



Emmet Dalton est le seul survivant de la bande américaine des frères Dalton. Il mène actuellement une existence tranquille et a écrit un livre concernant les aventures de ses frères et les siennes, pendant leur fameuse carrière de bandits. (I. N.)



Le procès de M^{me} Hearn se poursuit en Angleterre, et l'émotion est loin de se calmer. On se rappelle que M^{me} Hearn est accusée d'avoir empoisonné sa sœur, M^{lle} Lydia Everard, ainsi que M^{lle} Alice Thomas. Les débats se poursuivent à Bodmin. De gauche à droite : M^{lle} Lydia Everard, M^{me} Hearn (l'accusée) et M^{lle} Alice Thomas. (I. G. P.)



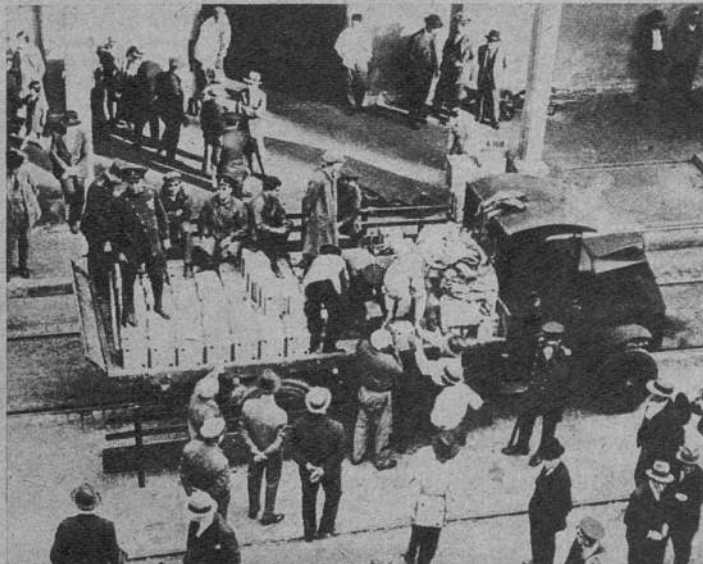
Tandis qu'on laisse courir le bruit que la loi de prohibition serait sur le point d'être abrogée aux Etats-Unis, la police spéciale continue à surveiller très attentivement les agissements des bootleggers. Les équipes policières maritimes en particulier tiennent la chasse aux contrebandiers qui, venant du Canada, cherchent à passer en fraude de grandes quantités de rhum. Ce yacht luxueux a été saisi au moment où il entrait dans les eaux territoriales américaines. Il y avait à bord un important chargement de rhum de 300 000 dollars. A droite, une vedette à vapeur de la police. (I. N.)



Cornelius Vanderbilt Junior, fils du milliardaire, a essayé de tuer avec son revolver Peter Arno, dessinateur humoriste, qui avait, affirmait Vanderbilt, regardé avec trop d'insistance sa jeune femme à Waldo Logan. Il reprochait également à Peter Arno d'avoir à plusieurs reprises essayé de faire la cour à sa femme. Heureusement pour Peter Arno, le revolver n'était pas chargé. Bien que cette aventure se soit terminée le plus pacifiquement du monde, elle a causé un formidable scandale à Reno, où elle s'est produite. Reno est la capitale de l'Etat de Nevada. C'est là que se rendent les Américains qui veulent divorcer rapidement. Justement, Peter Arno était sur le point de se séparer de sa femme, Lois Long. A gauche : Cornelius Vanderbilt Junior et sa femme. A droite : Peter Arno. (I. N.)



Maurice Privat, l'auteur des livres Le Crime du Touquet, Oustric et C^{ie}, qui vient de publier un livre sensationnel sur Jeanette Mac Donald, la vedette du cinéma bien connue.

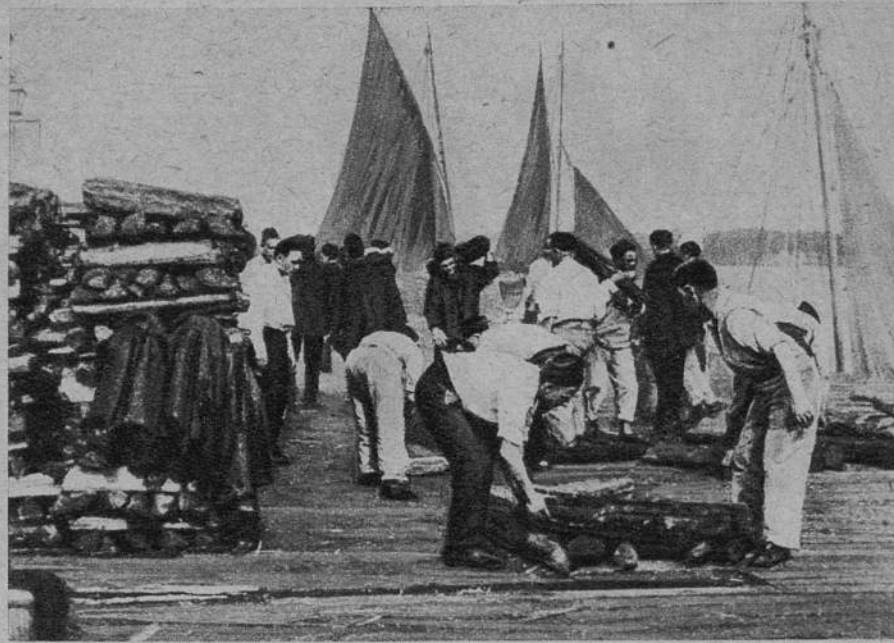


L'arrivée d'un camion contenant dix millions de dollars sur les quais de Buenos-Aires. Cet argent est destiné aux Etats-Unis. On remarquera que la police argentine a pris fort peu de précautions (en apparence du moins) pour éviter un coup de mains des bandits. (W. W.)

LES MYSTÈRES DU BAGNE



En Guyane hollandaise, une plantation où se réfugient très souvent les évadés du bagne. (S. G. P.)



Sur les quais de Saint-Laurent-du-Maroni, les forçats embarquent les bois précieux. (R.)

X

Les « Incos » s'amuse.

Ces camps de répression sont parfois le théâtre de scènes extraordinaires et qui donnent à douter de la raison des individus qui en sont les tristes acteurs, car le seul résultat qu'ils obtiennent, c'est d'aggraver encore une situation déjà bien peu reluisante.

C'est presque toujours aux locaux disciplinaires que se passe la séance.

Pendant la sieste, alors que tout repose et que, seul, le surveillant de garde, assisté d'un porte-clefs, assure la police du camp, un tapage infernal éclate, accompagné de hurlements épouvantables.

Naturellement, tout le monde accourt.

C'est un « inco » qui se donne un peu de mouvement, il est en train de tout briser dans son cachot et avec les débris de son matériel frappe à tour de bras les cloisons de bois, en poussant des cris sauvages.

— Ouvrez-moi cette porte ! commande au porte-clefs le chef de camp.

La porte ouverte laisse voir un forcené l'écume aux lèvres, les vêtements en lambeaux, brandissant au-dessus de sa tête les morceaux de son baquet à eau et vomissant à pleine bouche l'ordure et l'insulte.

Maîtriser un pareil furieux n'est pas chose facile, et les porte-clefs commandés pour cette besogne ne s'en tirent pas sans quelques horions ; quelquefois, ils doivent engager une véritable lutte pour avoir le dessus.

Le résultat immédiat pour l'inco, c'est la mise aux fers ou la camisole de force, jusqu'à son retour au calme.

Il en est qui ont laissé une réputation méritée par les séances effrayantes qu'ils donnaient aux locaux disciplinaires.

Quelquefois, les incos s'amuse. Ils attendent un moment avancé de la nuit et organisent un petit concert. En avant la musique ! crie l'un d'eux, et au signal tous se mettent à chanter. Le surveillant de service intervient et, bien entendu, est reçu par une bordée d'injures. L'arrivée de renforts et la mise aux fers de quelques-uns des chanteurs à voix rétablissent instantanément le calme.

Types d'Incos. Trois mille six cent cinquante jours de cachot.

L'être le plus extraordinaire qui soit jamais passé en ces tristes lieux, c'est sans contredit le transporté Roussencq. Comme irréductible, à lui la palme ! Tous les motifs et tous les genres de punition, il les a successivement épuisés. Enfin, résultat inéluctable d'une telle conduite, la réclusion cellulaire est venue couronner ses efforts.

Roussencq, en dix années de présence au bagne, réussit à atteindre l'effarant total de trois mille six cent cinquante jours de cachot !

Le plus fort, c'est qu'il refusait obstinément d'en sortir ! Au quatorze juillet, il est d'usage de remettre un nombre considérable de punitions : ce jour-là, Roussencq sortait du cachot et le lendemain recommençait ses facéties.

Lui aussi donnait dans sa cellule ou dans son cachot d'extraordinaires séances qui ne se terminaient que par la mise aux fers ou à la camisole de force.

Il avait, par-dessus tout, une horreur insurmontable de toute espèce de travail, jamais il ne voulait rien faire et tous les essais tentés avec lui ne donnèrent aucun résultat.

— Roussencq ! vous irez au travail aujourd'hui.

— Non, Je ne veux rien faire, reconduisez-moi à mon cachot.

Certainement, cet homme ne jouissait pas de toute sa raison ; depuis dix années,



Porte-clefs maîtrisant un « incorrigible ». (Composition de S. Glatzer.)

il était au pain sec — deux jours sur trois — enfermé dans un local obscur et ne voyant la lumière du jour que huit jours par mois !



Vue d'une partie des quais d'embarquement de Cayenne. Sur cette photo, on voit quelques bagnards à la corvée.

Il sortit des Incorrigibles par la mauvaise porte et fut condamné à cinq ans de réclusion cellulaire pour voies de fait à agents de la surveillance.

Aux îles du Salut, il persévéra dans ses errements. Les condamnés à la réclusion cellulaire n'encourent qu'une seule punition : le cachot !

Roussencq retourna donc au cachot. Le fait est fantastique, mais rigoureusement exact, il ne se plaint qu'en cet endroit, ainsi qu'il le dit lui-même !

Dès qu'il se voyait presque à la fin d'une punition, il employait les grands moyens. Il commençait par déchirer ses effets, brisait tout dans son local et injuriait copieusement les surveillants accourus : « Bandes de vaches ! Tas d'assassins ! Roussencq vous em... Vous n'aurez pas sa peau ! »

Une déception l'attendait quand même. Il arriva aux îles un commandant qui joua un mauvais tour à Roussencq. Par son ordre, on le laissa hurler, injurier et faire tout le tapage qu'il voulait, personne n'y prêta attention. Ça ne pouvait pas aller comme ça. Roussencq voulait son cachot, il le lui fallait et on allait bien voir ! Il n'avait pas que la langue de bonne ; il savait aussi tenir un porte-plume ; son casier en faisait foi : avec celui d'Hespel, dit « Chacal », c'est un des plus volumineux de la transportation et les lettres d'injures aux autorités y tiennent la place d'honneur.

Il se mit à l'ouvrage et présenta ses compliments, dans son style et dans sa manière, au directeur, au gouverneur et au procureur général !

Nulle réponse ! Aucune demande de traduction devant la Commission disciplinaire !

Cette fois, Roussencq fut tellement décontenancé qu'il demanda au commandant de le remettre dans sa cellule de la réclusion, au régime commun.

Bientôt, il aura terminé sa peine et certainement le plus étonné de se trouver sur un camp libre, comme les autres condamnés, ce sera lui, Roussencq, l'incorrigible des incorrigibles.

Venturi, le mangeur de crapauds.

Venturi, une autre célébrité des Incos, a fait récemment sa soumission.

Après avoir été un des plus sérieux clients de Charvein et de ses cachots, il finit par s'en dégouter, et un jour qu'il y avait séance à la commission disciplinaire, il demanda à parler au commandant supérieur qui acquiesça.

Venturi, qui autrefois n'avait que l'injure à la bouche, entra le chapeau à la main. Soumis et respectueux, il expliqua au commandant que, maintenant, il en avait assez des Incorrigibles, qu'il désirait rentrer dans le commun des transportés.

Il fit même des promesses : « Je suis maçon de mon métier et je ferai tout mon possible pour donner satisfaction par mon travail. Mais voudra-t-on me déclasser des Incorrigibles ? »

Le commandant lui répondit de prendre un peu de patience, de continuer à se bien conduire, et qu'il ferait le nécessaire pour le faire déclasser. Peu de temps après, il obtenait satisfaction et rejoignait les îles du Salut, où il allait travailler de son métier.

Cet homme déjà âgé avait fait preuve d'une extraordinaire résistance physique et n'était pas, à beaucoup près, aussi usé qu'il aurait dû l'être après un si long séjour dans les cachots.

Il avait une assez drôle de manie. Lorsqu'il était à la corvée et qu'il pouvait s'emparer d'un crapaud, il l'éventrait et mangeait le foie de ce répugnant animal.

Ça préserve des coups de lune et ça améliore la vue, disait-il.

Ce que les transportés appellent vulgairement « coup de lune », c'est l'héméralopie, affection causée par la grande anémie.

L'homme qui en est atteint voit très bien pendant le jour, mais dès la tombée de la nuit, il devient comme aveugle et

est presque incapable de se diriger. Venturi ne devait pas être le seul dans ce cas, et c'est une croyance très répandue chez les vieux transportés que le foie du crapaud, mangé tout chaud, guérit les affections des yeux et empêche la vue de baisser chez les gens qui prennent de l'âge.

Deux repentis : Mœurs et Gazol.

Sur ses vieux jours, un autre vint aussi demander l'aman qui lui fut accordé, après un stage aussi long que mouvementé au quartier des Incos. Le transporté Mœurs lui aussi avait été de l'école de Rousencq. A la menace d'une punition, il avait coutume de répondre : « Trente jours, soixante jours de cachot, je m'en f... pas mal, je fais ça sur un cheveu ! »

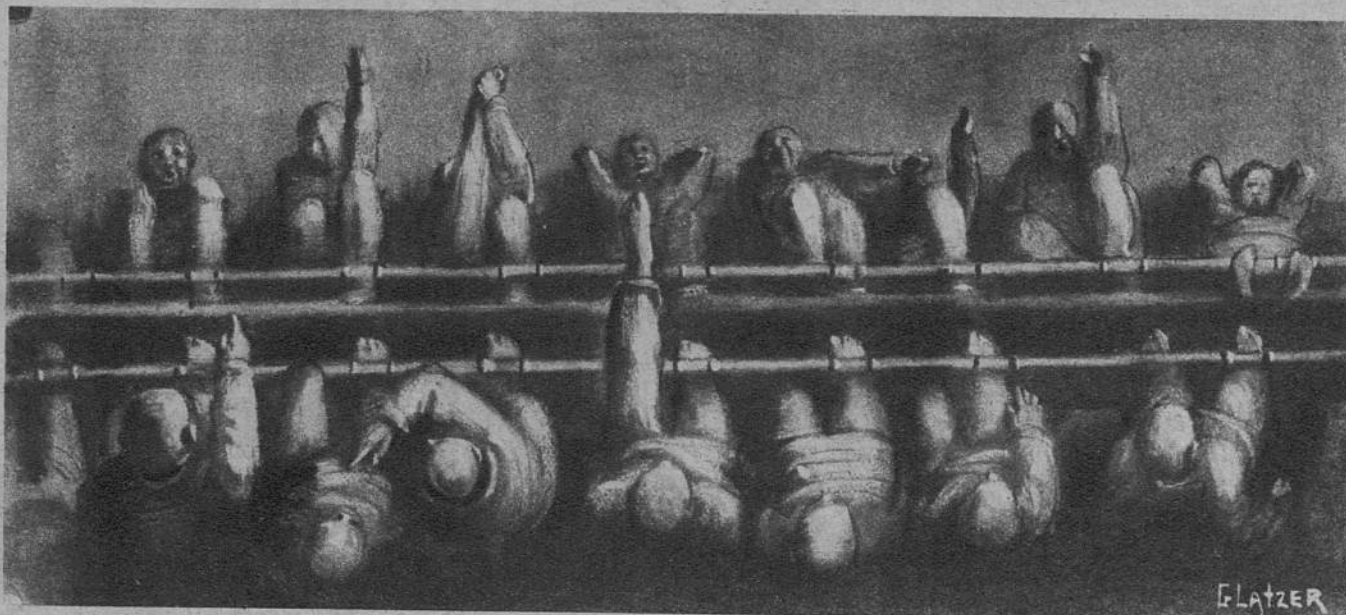
Mœurs faisait de la fantaisie. Quand il s'ennuyait dans son cachot, il se livrait à de petites distractions dans le goût de celle-ci. Il frappait à la porte de son cachot pour se faire ouvrir et déclarait froidement au surveillant de service : « Je suis malade et vous me laissez cuire dans mon cachot. » Questionné sur le mal qu'il disait éprouver, Mœurs déclarait : « J'ai des douleurs dans le ventre et la dysenterie ! » L'infirmier appelé lui prodiguait ses soins, mais en pure perte. Ce n'était pas cela que Mœurs désirait. Il entraînait dans une fureur indescriptible, et, saisissant son récipient à eau, exécutait des moulins frénétiques, en hurlant toutes les injures de son abondant répertoire. Naturellement, il ne réussissait qu'à se faire mettre aux fers et à récolter soixante nouveaux jours de cachot qui venaient s'ajouter à un arriéré déjà imposant !

Aujourd'hui, calmé par l'âge, revenu de ses erreurs, il achève tranquillement sa peine au pénitencier de Saint-Laurent, et quand on lui parle de cachot, il vous répond :

— Merci, j'en ai fait ma part, laissez ça pour ceux qui en ont envie. Si je n'avais pas été si bête, il y a longtemps que j'aurais fini et que je serais peut-être chez moi, car je n'aurais pas dû encourir une si forte peine pour ce que j'ai fait !

Il y en a qui mettent le temps pour réfléchir et voir clair dans leur situation, le transporté Gazol était de ceux-là. Il faisait partie de la fameuse bande à Branchery qui laissa une sinistre réputation dans le Sud-Ouest de la France. Branchery est mort au bagne il y a quelques années, et de sa bande il ne reste plus vivants que les nommés Parreau et Gazol.

Parreau, lui, après avoir mené une vie agitée et fait de nombreux stages en chantiers forestiers, se rangea d'assez bonne heure. Parvenu de première classe, il était



Quelquefois, les « incos » organisent un petit concert. (Composition de S. Glatzer.)

coiffeur du personnel de l'administration. Malheureusement, il avait un goût prononcé pour le tafia et utilisait le peu de liberté et d'argent que lui rapportait sa place à prendre de sérieuses « cuites ».

L'alcool faisait trembler sa main et on crut prudent de lui enlever son rasoir.

Gazol fit longtemps partie de la phalange des Incos, et vers 1915 il était un des plus remarquables échantillons de ce camp de répression. Petit, court et râblé, son sport préféré consistait à entamer avec les porte-clefs des luttes homériques, et ceux-ci devaient se mettre à plusieurs pour en avoir raison.

Lorsqu'il sortit des Incos, il fut envoyé aux îles du Salut. Là, il continua ses séances de lutte et habitait plus souvent le cachot que la case du camp libre.

Pourtant, un jour, il en eut assez du pain sec, des fers, de la vie dans l'obscurité et une idée lumineuse traversa son esprit.

Entendu par le directeur de l'administration, au cours de sa visite sur le pénitencier, en présence de ce haut fonctionnaire, il fit amende honorable, excipia de ses bonnes dispositions et sollicita une mesure de clémence.

Le directeur fit un essai qui, par la suite, lui donna satisfaction. Il suspendit provisoirement toutes les punitions de Gazol et l'envoya comme canotier à la flottille du port de Saint-Laurent, mais sous condition qu'à la première incartade, il rejoindrait immédiatement les îles du Salut et son cachot. A lui de voir !

Gazol ne tarda pas à apprécier le changement d'existence. Relativement libre, il pouvait également améliorer son ordinaire, et cela valait quand même mieux que l'horizon un peu trop borné du cachot et le pain sec deux jours sur trois.

Il se tint si bien tranquille que six mois après il passait de deuxième classe.

Quand il vint au magasin d'habillement toucher son hamac, le surveillant gestionnaire ne put s'empêcher de témoigner son

étonnement. Gazol : de deuxième classe !

— Ah ! bien, vous comprenez, chef ! dit-il, depuis plus de treize ans que je couche sur la planche, je commence à en avoir « marre ». C'est bien mon tour !

Tout de même, il s'en était aperçu un peu tard.

Deux nostalgiques : Parchet et Scarella.

Les mesures de faveur sont beaucoup moins rares qu'on est tenté de le croire, même pour cette catégorie vraiment extraordinaire, mais tous ne savent pas en profiter, et, repris par leurs mauvais instincts, reviennent à ce triste bercail peu de temps après en être partis.

Tel fut le cas du transporté Parchet. Après un assez long séjour aux Incos, il fut aussi pris de l'envie d'en sortir, ce qui est, nous l'avouerons, très compréhensible. Il arriva justement, à cette époque, que le procureur général en tournée d'inspection dans les camps de la transportation, vint faire sa visite à Charvein.

Parchet se porta en « réclamation », et sut intéresser ce haut magistrat à son sort : « Voyez, monsieur le Procureur général, lui dit-il, j'ai passé partout, aux îles, ici, je n'ai plus que peu de temps à faire. Faites-moi déclarer des incorrigibles et qu'on me laisse ici sur le camp libre, j'y terminerai ma peine bien tranquillement. »

Le chef de camp donna sur lui d'assez bons renseignements, et quelques semaines plus tard Parchet était déclassé des Incorrigibles et remis sur le camp libre. Que croyez-vous qu'il fit ?

A peine au régime commun, il attendit tout juste vingt quatre heures et s'évada de nouveau !

Repris peu de temps après, il fut condamné encore par le tribunal maritime et fit retour... aux Incorrigibles.

C'est ainsi que nombre de transportés

n'ayant à subir qu'une peine relativement courte, ou qui étaient en droit d'espérer une grâce quelconque, se ferment délibérément sur eux-mêmes la porte de l'espoir.

Le transporté Scarella était de la même école que Parchet. Il était venu au bagne tout jeune, mais avec de beaux états de service. A vingt ans, il se voyait condamner aux travaux forcés et à la relégation.

A Saint-Laurent, il ne se fit pas trop remarquer et devint même, à un moment donné, garçon de la popote des surveillants ; renvoyé au camp, il retrouva de suite un emploi qui lui assurait une certaine liberté et ne demandait pas de grands efforts, il menait paître le bétail

de la commune dans la savane.

Trop de liberté lui réussit mal et il finit par se faire classer inco.

Une fois là-bas, il fit effort et juste au bout des six mois obtenait son déclassement. Il n'en profita pas longtemps.

Le lendemain, il s'évadait !

Repris presque aussitôt, il réintégra la prison. Devant le tribunal maritime, il fut condamné à cinq ans de travaux forcés supplémentaires et huit jours après l'audience remontait aux Incos !

Toujours évadés dès que l'occasion s'en présente, ils sont de même toujours repris, et c'est pour eux la même ronde infernale : prévention, réclusion, Incorrigibles, cachot, évasion, et l'on recommence.

A vivre ainsi dans les cachots, dans les prisons, au régime du pain sec deux jours sur trois, l'homme le plus robuste finit par dépérir, fatalement, et c'est la tuberculose, la cachexie ou le scorbut qui ont le dernier mot. Un des bandits les plus redoutables des bagnes guyanais, le fameux Ismélari, en faisait lui-même l'aveu. Cet homme, jeune encore, au corps d'athlète, représentait la brute sanguinaire dans toute l'acceptation du mot. Dénué de tout sentiment humain, il ne connaissait qu'un sujet de conversation, le couteau et la manière de s'en servir.

Maintes fois évadé, il avait toujours été repris et ne comptait plus les condamnations que lui avait infligées le tribunal maritime. Il s'en fallait de peu qu'au cours d'un de ses récents voyages à Portomariño, capitale de la Guyane hollandaise, il n'allât faire connaissance avec la potence du bourreau hollandais, ce qui eût heureusement mis fin à une bien belle carrière !

Un jour à la visite du médecin, il se mit à tousser, et comme celui-ci, après l'avoir ausculté, le questionnait, il lui répondit :

— Oh ! la peine de s'en faire, je sais ce que j'ai, je m'en vais de la caisse (poitrine). Que voulez-vous, à force de rouler de cachot en cellule, il faut bien que ça casse ! (A suivre.)

JEAN NORMAND.

LE SERVICE RENDU

L'avocat étourdi et le cambrioleur reconnaissant

L'anecdote, pour surprenante qu'elle soit, n'est pourtant pas du domaine de la fantaisie. Évidemment, celui qui la conte était avocat et Marseillais et à ce double titre on pouvait douter de l'authenticité de ses récits.

Mais d'autres maîtres du barreau connaissent l'aventure et assurent qu'elle fut vraie.

Prenons-la donc comme telle.

Un été, ce vieil avocat (il s'appelait Blanc et ne se fit jamais connaître par une plaidoirie vraiment sensationnelle) s'en fut passer deux bons mois de vacances sur la côte normande.

Comme il revenait dans sa chère ville et se trouvait encore dans le train le ramenant à Marseille, il pâlit soudain et poussa un cri : il se souvenait maintenant d'avoir oublié de fermer le robinet du gaz dans sa cuisine !

Ce célibataire fort distrait se demandait ce qui avait pu se passer.

Sans doute, sentant le gaz, les voisins avaient défoncé sa porte et fermé le compteur. Oui, cela avait dû se passer ainsi puisqu'il n'avait reçu aucune fâcheuse nouvelle de sa concierge, laquelle lui adressait régulièrement son courrier en Normandie.

En arrivant devant l'immeuble qu'il habitait à Marseille, notre avocat respira : ledit immeuble était encore debout. Alors, il se précipita dans la loge de la concierge et expliqua, haletant :

— Figurez-vous que, le jour de mon départ, j'ai ouvert le robinet du gaz à la cuisine pour faire chauffer de l'eau. Mais n'ayant pas d'allumette sur moi je n'ai pas allumé. Or, j'ai oublié de refermer ledit robinet. C'est aujourd'hui seulement, en rentrant, que je me souviens de cette étourderie. Vous avez senti le gaz, enfoncé ma porte ?

— Monsieur, répondit la concierge, j'ai bien senti le gaz pendant toute la journée de votre départ, mais comme le lendemain je n'ai plus rien senti, je ne m'en suis pas préoccupée.

L'avocat ouvrit de grands yeux. Le robinet ou le compteur s'étaient-ils fermés tout seuls ?

Notre homme monta chez lui, suivi de sa concierge, et constata que si le robinet de la cuisine était bien ouvert, celui du compteur avait été fermé.

Or, l'avocat se souvenait fort bien d'avoir entendu le

bruit du gaz s'échappant du réchaud tandis qu'il cherchait des allumettes, et la concierge était formelle sur l'odeur répandue jusqu'au soir dans l'immeuble, le jour du départ de l'avocat.

C'était à n'y rien comprendre.

Finalement, notre avocat cessa de s'occuper de ce mystère et oublia l'aventure.

Un an après, il était appelé auprès d'un cambrioleur qu'il avait déjà défendu dix années auparavant et qu'alors il avait réussi à faire acquitter.

Le maître se présenta dans le cachot du prisonnier, et ce dernier lui conta ce qui l'avait remis entre les mains de la justice : un cambriolage de villa aux environs de Marseille.

L'avocat prit des notes et comme il allait s'en aller, le cambrioleur le rappela :

— Alors, maître, toujours aussi distrait ?

— Hein ?

— Oui, vous partez en vacances et vous laissez votre gaz ouvert. Heureusement que je suis arrivé à temps pour fermer le compteur !

— Comment, c'était vous ?

— C'était moi.

Et le cambrioleur de conter qu'ils s'étaient glissés dans l'immeuble habité par le défenseur et était entré dans l'appartement de l'avocat pour cambrioler. Cela se passait le soir du départ en vacances de M. Blanc.

— J'ignorais votre adresse et me croyais chez un médecin, ajouta le cambrioleur, celui qui habite au-dessus de chez vous. J'avais déjà fait un joli paquet d'objets d'art — et je vous félicite de votre goût, entre parenthèses — quand, passant par votre bureau, je trouvai des dossiers portant votre nom. Je compris : j'étais chez M^e Blanc qui m'avait une fois déjà sauvé de la relégation. Pouvais-je cambrioler mon défenseur ? Alors, j'ai tout remis en place et me suis dirigé vers la sortie.

« A la porte, je me suis arrêté. Une forte odeur de gaz me prenait à la gorge. J'inspectai l'appartement et finalement trouvais le compteur, que je fermai. Cela fait, je montai cambrioler l'appartement du médecin. Eh bien, maître, ce n'est pas pour vous flatter, mais il a beaucoup moins de goût que vous, le toubib, et c'est moi qui ai été volé. »

Quand il conte cette aventure, le vieil avocat de Marseille déclare qu'il croit beaucoup plus à la reconnaissance des malhonnêtes gens qu'à celle de nombreux individus parfaitement honorables.

MORENCY.

LE POLICEMAN TROP ZÉLÉ

Thomas Pagni est « police constable » à Chicago, c'est-à-dire qu'il est agent de police. Comme tout policeman, il se promène dans les rues, avec un revolver au côté. Et ce revolver fait, même, sa fierté. Car Thomas Pagni se flatte d'être l'un des meilleurs policemen, non seulement de Chicago, mais de tous les États d'Amérique, en ce qui concerne la sûreté de ses réflexes.

Ainsi, par exemple, il dit à qui veut l'entendre qu'il sait tirer son revolver hors de l'étui en un temps qui bat tous les records.

Et ses amis, naturellement, de le faire marcher ! C'était devenu une habitude, dès qu'on rencontrait le naïf policeman, de lui demander de montrer son habileté à tirer ce fameux revolver.

Sans soupçonner le moins du monde que l'on se moquait de lui, Pagni exécutait ses mouvements à la grande joie des assistants, qui se retenaient à quatre pour ne pas lui pouffer de rire au nez.

A la vérité, le policeman était devenu d'une jolie force pour délivrer son arme de la sacoche de cuir où elle était emprisonnée.

Ainsi, il affectait, par exemple, une attitude plus que nonchalante, et au signal donné il savait bondir sur ses pieds, le revolver déjà dans la main droite. Peu à peu, il chercha à faire encore plus vite.

Tout d'abord, il se contentait de tirer simplement l'arme. Puis il prit l'habitude d'accrocher son index à la gâchette en même temps qu'il sortait le revolver de la gaine.

En vérité, il devenait de plus en plus rapide.

Si rapide, en effet, qu'un jour, il alla trop vite, et... se tira une balle dans le derrière, car il avait appuyé sur la gâchette avant que l'arme fût déliée !

Quand la balle aura été extraite de la partie la plus charnue de sa personne, il sera — a-t-il juré — un peu plus prudent !...

LÀ-HAUT, vers La Chapelle, une rue paisible pendant le jour. Des cafés aux noms prometteurs. Voici le « Clair de Lune », le « Soleil d'or », le « Retour des Girondelles ». Cependant, beaucoup d'hôtels aux persiennes closes mettent une note bizarre dans ce paysage d'apparence honnête. Au bas de la rue, d'étroites boutiques au rideau fermé. Là, il y a encore un an, des prostituées officiaient. Elles louaient ces échoppes à la journée et se tenaient sur le pas de la porte attendant le client. Elles évitaient ainsi de conduire l'homme à l'hôtel, promenade hasardeuse au cours de laquelle il peut se raviser ou rencontrer une autre femme qui saura mieux lui plaire. Aujourd'hui, la police a fait fermer ces boutiques. Mais à partir de neuf heures du soir, le commerce de l'amour reprend ses droits, rue de la Charbonnière.

Il n'est pas encore nuit. Le patron du « Clair de Lune » trinquait avec moi. — Le quartier a bien changé, dit-il. Maintenant on est tranquille. Ah ! quand je suis arrivé, il y a sept ans, je me battais tous les deux jours. Il y avait souvent des malins qui regardaient du côté de la caisse. Ils voulaient faire la loi. J'y ai mis bon ordre. Et il fait saillir ses muscles puissants.

Y a des livres où l'on raconte un tas de choses...

Il appelle sa femme :

— Où sont les bouquins ?...

Du premier étage vient la réponse :

— Un mois chez les filles, de Marise Choisy, et l'Amour éternel sont dans la glacière.

Dans cette bibliothèque improvisée, il y a bien d'autres volumes. Mais voici que la porte s'ouvre. Une fille, les yeux encore lourds de sommeil, apparaît.

— Un moussoux, m'sieu Claude.

Le patron la sert et reprend :

Vraiment, c'est tranquille maintenant. Une histoire par-ci, par-là. Tenez, le 22 juillet 1930, il y en a un qui s'est fait « piquer » devant ma porte. Deux hommes du milieu se sont disputés pour une femme, une certaine Alice Vaigne. Les deux hommes s'appelaient Rabaude et Créteur. Le jour, ils travaillaient ; le soir, les femmes leur apportaient le superflu. L'un d'entre eux terrorisait l'autre depuis longtemps. Ce

Ça va vite, ces histoires-là. Maintenant, le soir, vous ne verrez ici que des employés de chemin de fer qui rentrent, leur lanterne éclairée à la main. Et de-ci, de-là, quelques femmes de porte...

Tout de même, je ne suis pas certain que le quartier soit aussi tranquille que Claude le dit.

Et peut-être ne me suis-je pas trompé, car apparaît tout à coup, à la porte d'un hôtel voisin, Julot, le grand Julot du Sébasto, avec qui, autrefois, j'ai bu tant de « tomates », sur les zines du boulevard.

Je quitte le « Clair de Lune » et le hèle.

Eh, Julot !

Il se retourne, surpris.

— Quoi que tu fais là ?

— Et toi...

— Moi, c'est pas la même chose. Tiens, viens boire un blanc gommé.

Nous entrons au bistrot. Julot m'explique :

— Je suis monté du Sébasto. Les affaires vont mal, là-bas. Alors, j'ai casé des mômes par ici, pour étudier le rendement.

— Et tu habites...

— Ici — il désigne l'hôtel. Ça n'a pas l'air de « carburer » beaucoup mieux dans

Là-haut, vers La Chapelle, une rue paisible pendant le jour. (S. G. P.)



Mais à partir de 9 heures du soir, le commerce de l'amour reprend ses droits rue de la Charbonnière. (S. G. P.)

ce quartier. Avant d'être marlou, Julot s'occupait d'automobiles.

Mais voici Solange et la grande Berthe qui fait le square.

Le moussoux coule. Soudain Solange se recule.

— V'là les mœurs.

Je vais à la fenêtre. Deux autres filles entrent rapidement. On cause... Elles m'expliquent.

— Ils passent plusieurs fois par jour. Tiens, ils vont discuter le coup avec le coiffeur.

En effet, sur le pas de sa porte, le coiffeur André Tardieu sourit, épanoui.

Tu vois ces quatre-là, m'a dit l'autre, c'est Petit Poisse, Draneu, Doublemètre et Beaugosse qu'on les appelle.

— Et comme d'autres apparaissent. — Et voilà Tête d'argent rapport à ses cheveux blancs, Botte d'oignons, Prétentieux, les Yeux verts et Camembert...

Pourquoi Camembert ?



La rue au parti de char



A l'effût... (S. G. P.)

jour-là, il exigeait de l'argent. Las, le second refusa. Je faisais ma belote lorsqu'ils passèrent devant ma boutique. Créteur avait un couteau dans sa poche. Rabaude le subtilisa. La discussion s'envenima à peine. Rabaude « piqua » à l'aine son camarade. Il est allé tomber dix maisons plus loin, tandis que je comptais mes points.

— Sa femme est crémière, rue Léon.

Mais déjà, la première femme :

— Surtout faut pas dire qu'on vous a raconté leurs surnoms, ils nous foutraient dedans (ce pour quoi j'ai respecté leur anonymat).

Solange conclut :

C'est pas des méchants. Ils font leur boulot et nous le nôtre. Faut bien vivre.

Julot me dit :

On change de crémerie...

Ça va.

Autre bistrot. Vin blanc gommé. Julot est en veine de confidences.

— Tu comprends,

maintenant on est surveillé. La « clandestine » (prostitution des femmes non en cartes) est très difficile, et les rafles fréquentes.

— Ah, on nous fait la vie dure.

Je dis :

C'est la crise...

Julot sourit vaguement.

Y a des trucs qui me font marrer, c'est comme les journalistes qui font des enquêtes dans leur lit. Dire qu'il y a des gars qui supportent encore que les marlous surveillent leurs femmes dans la rue et touchent le fric des passes, à la sortie de l'hôtel. Ça c'est le passé. Si on faisait ça on serait tout de suite « fait ». Le milieu s'améliore, vois-tu. On touche le soir, dans sa chambre. Là, il n'y a pas de danger.

Enfin tu te débrouilles...

Oh, oui, et puis il y a toujours l'entolage. La police ne peut rien là-contre et ça rapporte bien.

— Cependant, il est facile de retrouver la coupable.



Au bas de la rue, d'étroites boutiques, au rideau fermé. (S. G. P.)

Penses-tu. Quand le client est levé, la même le fait boire. Il ne se rappelle plus bien ce qu'il a sur lui. Dans la chambre, elle prend l'argent. Mais elle ne le garde pas. Elle a une copine ou bien elle est de combine avec le garçon d'étage. Quand on l'arrête, elle n'a rien sur elle. On ne peut pas la mettre en taule.

Evidemment...

Pour le reste, c'est calme ici. Les crimes, c'est plutôt des histoires passionnelles entre mari et femme. Tiens, il y a eu l'affaire Marty...

— Allons, viens ce soir vers dix heures. Tu



L'amuseras peut-être. Au revoir, vieux.
— Au revoir, Julot.

Au commissariat, un secrétaire affable se met avec une rare bonne grâce à ma disposition. Voici l'affaire Marty, banale pour le fond, mais succulente par le cynisme naïf

des déclarations des héros de ce drame. C'était il y a trois ans. Marty, employé au T. C. R. P., buvait. Sa femme le quitta, emmenant avec elle une enfant du premier lit.

— Je ne puis plus le supporter, dit-elle.

de banal. Mais un après-midi, Marty rencontre sa femme boulevard Barbès. Il la supplie de reprendre la vie commune. Elle refuse. Alors...

Il m'a demandé d'avoir avec lui, une dernière fois, des relations, je n'ai pas cru devoir lui refuser (sic) et je me suis soumise parce qu'il était mon mari (resic).

« Nous sommes entrés dans un hôtel,

Sur le seuil de l'hôtel, elle attend le client. (S. G. P.)

— Je n'ai pas prémédité mon acte. Ce rasoir était dans ma poche par hasard (sic) Je me souviens maintenant que je l'avais emporté pour me raser pendant mon travail (resic).

Et voilà le drame le plus récent rue de la Charbonnière.

Mais Julot m'avait dit de revenir à dix heures. Je suivis son conseil.

La rue de la Charbonnière semblait silencieuse. Elle était peu éclairée. A chaque porte, lorsque je passai, sortaient une ou deux femmes qui me prenaient par le bras. Les murs s'animent soudain de leur

Le fumoir



Elle fait les cent pas sur le boulevard en agitant les hommes qui passent. (S. G. P.)



De plus, il a fait des propositions indignes à ma jeune fille. Jusque-là, rien que

A gauche : Beaucoup d'hôtels aux persiennes closes. (S. G. P.)



Ces hôtels à l'aspect si tranquille ne sont que des maisons de rendez-vous. (S. G. P.)



Une prostituée discute le prix avec un client. (S. G. P.)

rue de la Charbonnière. Tout de suite, je me suis couchée. Il enleva son gilet et son veston. Puis, avant que rien n'arrive, il me porta plusieurs coups d'un rasoir qu'il avait tiré de sa poche.

Je parvins à m'enfuir. Il me poursuivit. Dans la rue, il tomba et se blessa grièvement. L'homme prit la fuite. Il tomba une seconde fois, rue de Tombouctou, où il fut pris. Plein de sang, il déclara : — Ma femme est partie avec un maque-reau. J'ai mon compte. Adieu les Parisiens. Il ne succomba pas cependant et, à l'instruction, déclara :

ombre, des femmes sortaient, impérieuses. Ce n'était point les phrases mondaines des prostituées des boulevards : Viens, chéri, je serai gentille, etc., mais des appels plus directs, d'une indicible crudité. Et l'une ajouta, encourageante :

— Y a des chambres à trois francs ! Ainsi, la plupart des hommes qui s'engageaient dans la rue mystérieuse disparaissaient-ils soudain, dans l'ombre. Aucun n'atteignait le terme de la rue enchantée.

Tous se laissaient tenter par l'amour vénal. Le parfum bon marché des femmes venait par bouffées des couloirs tièdes des hôtels.

Beaucoup de filles épaisses, au visage peu engageant. Des vieilles aussi, aux appas généreux, tentaient l'homme dans l'ombre propice. Certaines portes restaient ouvertes sur des cours sombres, on y devinait des respirations rapides. L'amour des pauvres n'a point toujours besoin de lit.

Soudain, ce fut le calme. Plus un bruit. Personne dans l'ombre des murs. Les animaux se cachent eux aussi, avant la tempête. Un secret avertissement prévenait les femmes. Celles qui n'avaient pu regagner l'hôtel s'étaient réfugiées dans l'arrière-salle des débits. La ruelle...

Devant la boutique du coiffeur André Tardieu, un rassemblement. Des hommes discutent. Des femmes sont prises.

— Emmenez tout le monde, dit l'inspecteur-chef.

Je sors d'un débit, traverse la rue et m'approche.

L'inspecteur me regarde.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Circulez...

Déjà ses hommes m'entourent.

— Police-Magazine.

— Alors ça va bien. Excusez-moi, je ne savais pas.

(Suite page 10.)

FRANÇOIS MAZÉLINE.

UNE JEUNE FILLE DE DIX-HUIT ANS CHEF DE BANDE

Les Roméo ne manquaient pas, paraît-il, à cette jeune girl bandit américaine, âgée de dix-huit ans à peine, dont les traits bien virils et les mains « d'étrangleur » n'eussent peut-être pas connu, en Europe, égal succès !

Elle s'appelle Dorcas Bacon ; mais dans les milieux de la pègre, à Detroit, on la considérait comme un redoutable chef de bande sous le nom de Sally Scott.

Cette délicieuse enfant a tiré deux coups de revolver sur un agent qui voulait l'ar-

rièrement solides, de l'autre côté de la « mare aux harengs » : Rien à espérer !

La jeune girl bandit avait les bras ornés de tatouages tout à fait dans la tradition du « milieu », mais qui lui interdisaient à jamais de se faire passer, — si l'envie lui en fût venue, — pour une jeune fille du grand monde : on reconnaît bien là la candeur des « gangsters » d'outre-Atlantique, qui vivent au jour le jour et ne savent pas « voir loin », comme certains de leurs émules européens !



réter, après qu'en cinq minutes, à l'égard de noctambules légèrement humides, elle eût fait le coup classique des « mains en l'air », et récolté quelque butin.

Ses exploits sont finis ; pour longtemps sans doute ! Car les geôles yankees sont loin d'être tendres pour les « enfants perdus » du pavé américain, surtout lorsqu'elles manient le browning avec cette dextérité ! Les amis de Sally Scott en seront pour d'amères larmes ; les barreaux des « maisons de préservation » sont particu-

Sur le bras droit de Sally Scott, une inscription : « La jeune impie », avec, au-dessous, un boa, tel que nous en voyons sur nos boccas de pharmaciens. Au bras gauche, une tête de mort et une dague, avec cette magnifique phrase en exergue : « La mort, plutôt que le déshonneur !... »

Magnifique spécimen, en somme, de ces impitoyables « désaxées », comme en connaissent souvent les bas-fonds de l'Amérique ! (W. W.)

LA RUE AU PARFUM DE CHAIR

(Suite de la page 9.)

Je les suis. Il y a dix bourgeois environ. Ils redescendent la Charbonnière. Plus rien. Alors, le boulevard de la Chapelle.

La « cueillette » des filles se fait sans bruit. Elles ne protestent pas. Ce sont les risques du métier. Le troupeau s'accroît. Devant, des inspecteurs les ramassent au coin des rues, près des cafés. Toutes sont connues, des femmes en carte. Nous voici au poste. Les femmes acerbes sont parquées derrière les grilles. Elles chantent, rient et bavardent, faut pas s'en faire. Elles interpellent un inspecteur :

— Alors, beau gosse, tu nous payes la carrée, ce soir...

Et comme j'approche, une autre : — Eh, les copines, un nouveau, visez-le, faudra le reconnaître plus tard.

Je n'ai pourtant rien d'un policier. L'inspecteur me dit :

— Celles-là partiront à minuit dans la voiture du dépôt. Elles y passeront la nuit. Demain, visite sanitaire, et s'il n'y a pas de malades, on relâche tout le monde.

La ralle est faite « en douceur ». Les gens qui sortaient d'un cinéma voisin ne nous ont pas même remarqués.

La rue de la Charbonnière, ce port du désir où les hommes las d'une dure journée de travail viennent chercher l'illusion, est bordée de deux maisons à numéros lumineux.

Le 76 est un estaminet bas de plafond où un accordéoniste joue des valse lentes. Des filles déclament tranquillement sur les tables. Il y a peu de clients, mais on est tranquille. Le 76 est un abri pour l'hiver. L'été venu, certaines reprendront le trottoir.

En ce sûr asile, elles mangent et boivent en attendant la meilleure saison. Le 76, c'est la limite de l'Europe. Après, vers la Chapelle, c'est le pays arabe et les « maisons de biccots ». Citadelle du plaisir occidental, le 76 ne reçoit que les blancs.

Le 126, plus près de Barbès, est déjà très mondain. Un haut-parleur dont le pavillon est clos par un énorme numéro déverse la musique de Paul Whiteman sur des femmes en tutu rose. Le décor est celui d'un buffet de gare. Ici, il y a de jolies filles, qui parlent comme vous et moi. Dix-huit heures de présence par jour et une nuit de garde par semaine. Ce n'est pas encore le paradis. Mais il fait chaud et le client vient tout seul. C'est moins dur.

Tout de même, là-bas, de l'autre côté du trottoir, c'est le bled, que je regrette déjà. Julot, au bistrot du coin, termine sa belote, sa femme reviendra bientôt. Elle n'a pas été « faite ». Et tout à l'heure l'inspecteur-chef boira son dernier café-fine, au « Clair de Lune », sous le regard attendri des femmes qui n'ont pas été de « l'affaire » de ce soir. F. M.



LE PORT DU MAILLOT exige une BELLE POITRINE

Voici la saison des bains de mer ! Sur les plages, vous, mesdames et mesdemoiselles, vous prendrez vos ébats, moulées dans un de ces maillots qui ne cachent rien de votre corps qui est exposé à mille regards. Il est donc indispensable que vos formes soient impeccables. Certes, vous ne désirez pas posséder une poitrine opulente comme celle de nos grand'mères. Vous désirez avoir, au contraire, un beau buste aux contours harmonieux, attirant toujours l'admiration de tous, sans toutefois vouloir imiter par trop la ligne masculine.

Si vos seins sont insuffisamment développés. Si vos seins sont abîmés et flétris... Voulez-vous les développer rapidement ? Voulez-vous les raffermir et les embellir ? Voulez-vous être admirée et aimée ? Demandez de suite détails GRATUITS sur les

MÉTHODES EXUBER

universellement connues.

EXUBER BUST RAFFERMIR

pour le raffermissement des seins

EXUBER BUST DEVELOPER

pour le développement des seins

Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives. Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 20 ans, pas d'insuccès. Recommandés par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirés doivent leurs succès aux Méthodes Exuber.

SUCCÈS EN 3 A 5 SEMAINES

BON GRATUIT

Les lectrices de Police-Magazine recevront verbalement ou par la poste, sous enveloppe fermée sans signes extérieurs, les détails sur les Méthodes Exuber. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas :

Développement. Raffermissement.

Nom

Adresse

à envoyer de suite à Mme Hélène DUROY, Div. 112 C, rue Miromesnil, 11, Paris (8^e).



Reproduction du chronomètre « WILL » vu de trois quarts.

NOUS OFFRONS

Sans aucun versement d'avance

Le chronomètre « WILL », plaqué OR. Décor moderne, poli. — Son mouvement, 15 rubis, avec véritable spiral BRÉGUET, fait du chronomètre « WILL » une merveille de précision. — Cadran métal. Heures relief.

GARANTI 5 ANS SUR FACTURE

PAYABLE EN

12 MENSUALITÉS DE 25 FR

Horlogerie WILLIAMS, 4, rue du Ponceau, PARIS (2^e)

(Juste à la sortie du métro « RÉAUMUR »)

MAGASIN OUVERT DE 9 h. à 18 h. 30

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE



LE MONUMENT DU FILM PARLANT PERMANENT de MIDI à 2 h. DU MATIN (Avant midi 30 et séance de nuit 10 fr.)

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de

0 fr. 60

GAINES

en tricot élastique lavable, forme mode marquant la taille, échancrée devant, stomacale, emboutie derrière, gilet inextensible. Balcins souples dev. et der. 4 juretelles.

Prix, (jusqu'à 105 de hanches)	Colo	Fil	Soie
N°1 : Sans laq. g., haut. 31 c.	59	69	79
N°2 : Lacage dos ou côté, h. 31 c.	69	79	89
N°3 : Lacage dos ou côté, h. 38 c.	79	89	119
N°4 : Lacage dos ou côté, h. 45 c.	89	119	149

Recommandé : Lacage dos (le plus pratique).

Commande : indiquer modèle choisi, prix, votre taille et hanches exactes sur la peau. Envoi rapide. mandat (suppl. port : 5 fr.) c. remb. : joindre 5 fr. à la commande. Catal. illustré et échantill. tissus fco.

Magasins ouv. de 9 h. à 7 h. (Salon essayage.)

A.V. BELLARD, 101, 121, 141, Montmartre, PARIS-9.

(Bien se recommander du journal)

Révolution en Librairie! Pour

Un Roman complet de 15 fr. 5^{fr.}

VIEND de PARAÎTRE

NICOLE S'ÉVEILLE...

par Jean de Létras et Suzette Desty

EN VENTE PARTOUT 5^{fr.}

VOUS TROUVEREZ CE QUI CONCERNE LA

MUSIQUE

27, Boul. Beaumarchais Paris (4^e)

PAUL BEUSCHER

CATALOGUE ILLUSTRÉ. FRANCO SUR DEMANDE. LA MAISON N'A PAS DE SUCCURSALE

M^{me} FLAUBERT VOYANTE, connaît la science des Brahmines qui seule fait réussir en tout. Reçoit de 10 à 12 et 2 à 7. 44, r. de Maistre. 2^e ét. C. t. p. r.

M^{me} du RAYSE célèbre Astrologue vous donnera toutes directions utiles pour guider votre vie sentimentale et matérielle. Etude d'essai par correspondance 10 fr. Répond à 3 questions. Envoyer date de naissance nom et prénom. 58, r. des Dames, Paris.

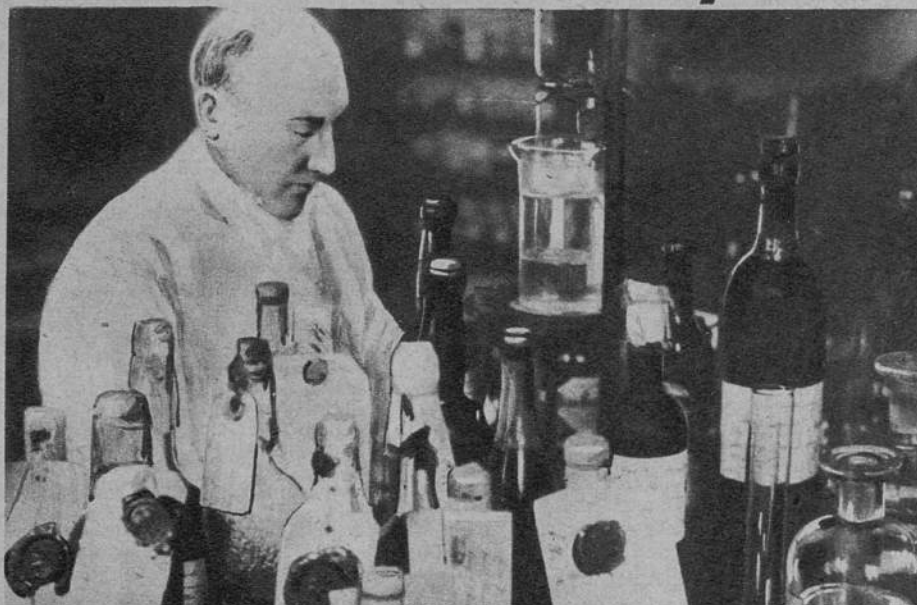
AVEZ-VOUS des SOUCIS D'ARGENT

Ecrivez-moi avec timbre pour réponse. SASTRE, 25, rue Saint-Sébastien, PARIS XI

Pour leurs douaniers, les Allemands ont créé un Institut Technique :



Un des nombreux laboratoires de la section de la chimie. (S. G. P.)



Échantillons d'eaux minérales, de limonades, etc., qui seront examinés afin de connaître leur teneur en sucre, acides, etc. (S. G. P.)

Le tarif des douanes allemandes qui règle les droits auxquels sont soumises les marchandises importées de l'étranger comprend dans ses 946 articles et leurs nombreuses subdivisions non seulement toutes les matières premières tirées du règne végétal, du règne animal et du règne minéral, mais aussi les innombrables produits de l'industrie chimique, ceux du textile, du cuir, du bois, du papier, de la pierre, de la porcelaine, du verre, enfin ceux de l'industrie des métaux, etc.

Il est évident que l'application et l'explication de ce tarif aussi bien que des impôts sur les produits nationaux, tels que la bière, l'eau-de-vie, les eaux minérales, le sucre, le tabac, etc., exigent une formation toute spéciale des fonctionnaires chargés de ce service.

C'est pourquoi, désireux d'avoir à sa disposition un personnel sérieusement entraîné, l'administration des Douanes a créé à Dresde, à Hambourg, à Cologne, à Munich, et tout récemment à Berlin, des instituts spéciaux où des douaniers ayant déjà acquis une certaine expérience par la pratique et par la fréquentation d'écoles préparatoires installées dans les principaux districts financiers reçoivent un enseignement technique économique et administratif.

Ayant eu le plaisir de visiter l'Institut technique de Berlin, véritable modèle du genre, nous allons en donner une rapide description, tout en indiquant la manière dont est fait l'entraînement des élèves dans cet institut.

L'établissement qui se trouve dans la « Luisenstrasse » occupe une partie de l'ancien bureau des patentes.

Après avoir passé par le bureau du directeur placé à l'entrée même, nous voyons la section chimique, dont les laboratoires s'étendent sur trois étages. Dans ces laboratoires pourvus de tous les moyens d'investigation de la technique moderne, des chimistes experts et leurs aides étudient la composition et la qualité des échantillons de marchandises qu'on leur soumet.

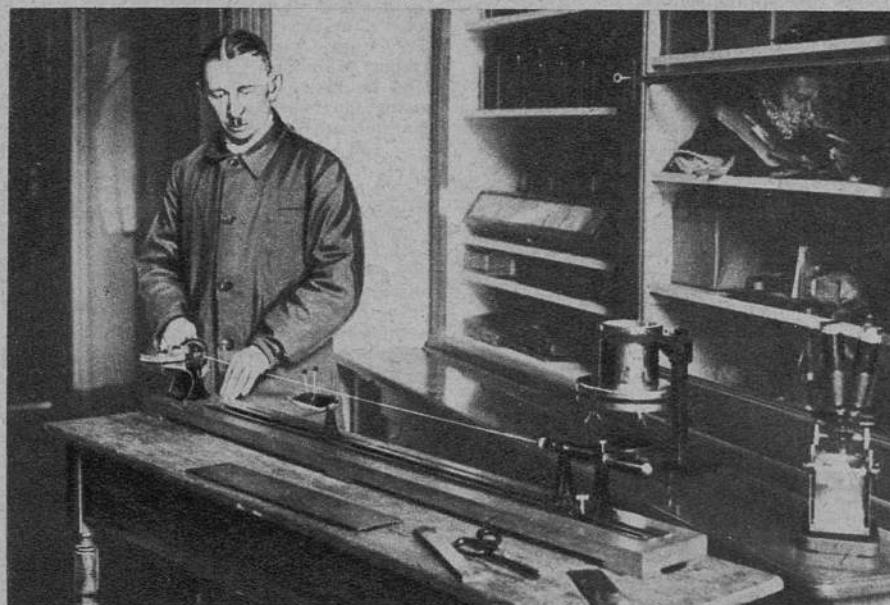
C'est du résultat de leurs recherches que dépend souvent le paiement de sommes se chiffrant par milliers de marks.

Ces laboratoires contiennent toute une

Des juristes nommés par le ministère des Finances font des conférences aux élèves de l'Institut. (S. G. P.)



Une collection de chapeaux qui ont été étudiés au point de vue de leur composition. (S. G. P.)



A la section des douanes, on étudie les textiles avec des microscopes spéciaux. (S. G. P.)

série d'échantillons de produits divers.

Au quatrième étage est installée la section des douanes dirigée par un certain nombre de fonctionnaires supérieurs chargés de trancher les questions plus particulièrement délicates. Telles sont, par exemple, celles ayant trait aux textiles. On y examine à l'aide de microscopes spéciaux, à l'aide d'agrandissements photographiques, les matières premières composant les filés, les tissus, les broderies et les dentelles.

Pour l'enseignement, l'Institut dispose de deux grandes salles : un vaste amphithéâtre et un laboratoire d'études, situés dans une autre aile du bâtiment.

Des juristes nommés par le ministre des Finances font des conférences sur le droit privé et le droit public, sur le droit des impôts, sur l'économie politique et financière. Des spécialistes viennent y enseigner la science des tarifs, la fabrication des marchandises, la production des matières premières.

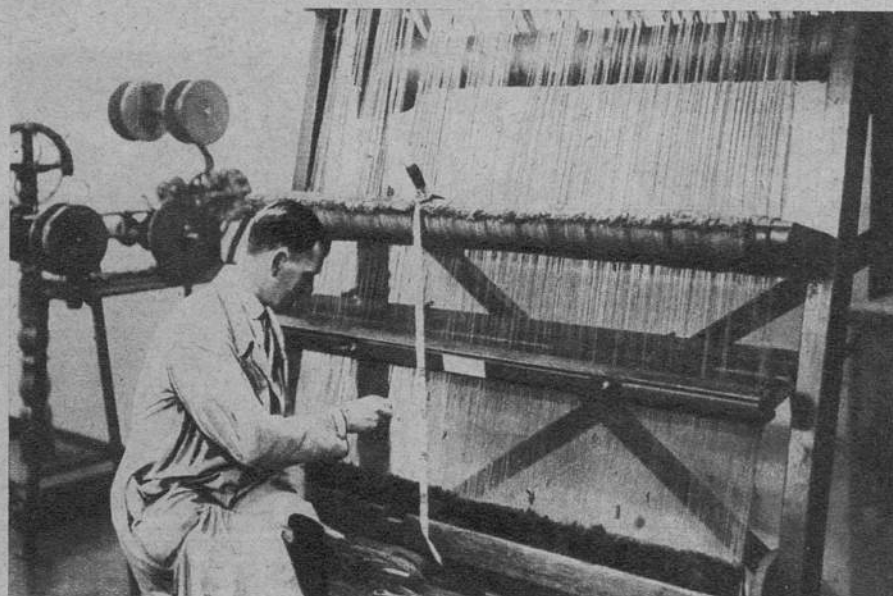
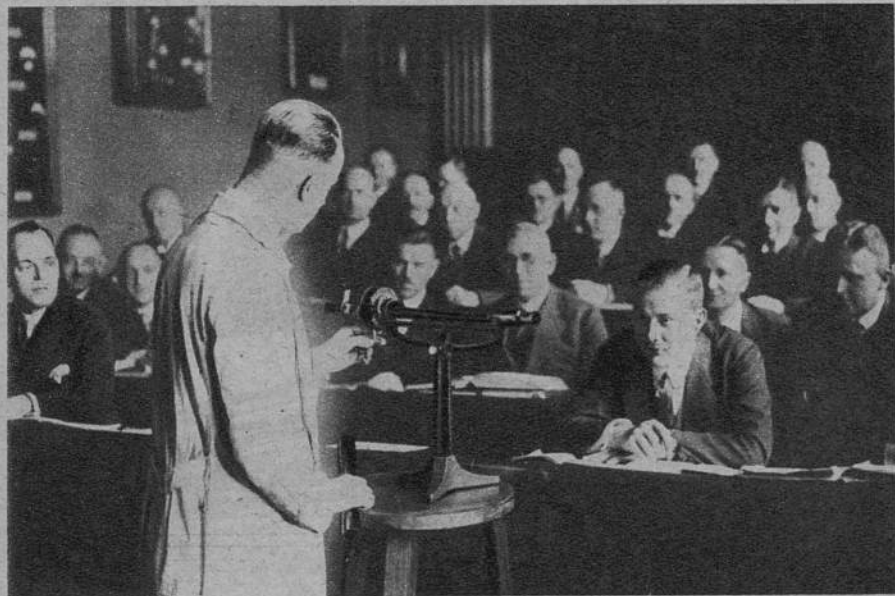
Ces conférences sont d'autant plus intéressantes et plus efficaces que l'on montre en même temps, en « nature » ou en photo, les outils et les appareils servant à la fabrication des marchandises. De grands films pris dans les usines complètent cet enseignement, à la fois pratique et ingénieux.

Une collection très importante d'échantillons de toutes espèces permet de faire connaître les marchandises aux élèves, qui peuvent parachever leurs connaissances en étudiant la splendide collection principale de l'Institut, logée dans une grande salle où, dans des vitrines, sont disposés systématiquement et synoptiquement des échantillons typiques du tarif.

L'examen de cette remarquable collection nous offre une vue d'ensemble sur la diversité des tâches de l'Institut, que nous quittons, du reste, avec la conviction que l'administration financière du Reich a su créer un organe à la hauteur des exigences de l'économie actuelle, non seulement pour l'examen approfondi des marchandises, mais aussi capable de former des fonctionnaires bien au courant de tous les progrès de la vie moderne.

J. JÉRÔME.

Un métier pour le tissage au point noué utilisé pour l'instruction pratique des élèves. (S. G. P.)



On accuse, on plaide, on juge...

La crise du logement sévit jusqu'au cimetière.

Il y a quelques années, M. D..., industriel parisien, héritait d'un... caveau, situé dans un grand cimetière et que lui léguait un sien cousin. Bien entendu, il subvint à l'entretien dudit caveau, lorsqu'il apprit un jour que sept personnes avaient été — sans son autorisation — inhumées dans ce caveau sur les ordres d'une lointaine parente.

— Mais, dit M. D... à cette dame, je voudrais bien savoir de quel droit vous faites enterrer votre famille... chez moi ? Sans émoi, elle répliqua :

— Je n'ai pas de caveau et vous en avez un dans lequel il reste une douzaine de places, vous êtes célibataire, donc vous n'aurez besoin que d'une seule place... il est bien naturel que vous donniez hospitalité à des alliés... même lointains !

Le propriétaire de la dernière demeure ne l'entend point ainsi : il estime que charbonnier est maître en son... caveau et il demande, par voie de référé, l'expulsion des occupants sans droit, s'il est possible de dire.

A cet effet, M. D... assigne la cousine sans gêne, lui enjoignant de faire exhumer les corps pour les faire inhumer ailleurs.

— Où ? se lamentera à l'audience la parente.

— Cela ne me regarde pas ! répliquera l'industriel, la crise des logements sévit en effet, même au cimetière, mais ce n'est pas une raison pour que je donne asile en mon caveau à des gens que je ne connaissais pas... de leur vivant.

Le président des référés « solutionnera », comme on dit en langage parlementaire, ce litige tout à la fois macabre et comique, digne d'inspirer une comédie pour faire frissonner et rire les spectateurs du Grand-Guignol.



Le juge d'instruction vient de rendre un non-lieu dans l'affaire de Glozel. Voici le père Fradin et son petit-fils. Ils viennent, assure-t-on, de découvrir un nouveau gisement.

Épilogue de l'affaire des bandits en auto.

On n'a pas oublié le trio de jeunes vauriens, pillards de passants paisibles, mais noctambules : les trois individus, qui opéraient en auto, rasaient les trottoirs et sautaient de voiture pour arracher à qui son sac, à qui son éponge de cravate.

Les travaux forcés à temps octroyés par la cour d'assises semblaient devoir être l'épilogue de cette affaire, il n'en est rien : l'un des condamnés, André Colin, avait encore, avant de partir pour la Guyane, un compte à régler avec dame Justice ! Pour avoir dérobé 13 000 francs à M^{me} M..., il comparait, l'autre jour, devant la XIII^e Chambre correctionnelle. M^{me} M..., sexagénaire à l'âme tendre, avait recueilli André Colin, jouvenceau de vingt ans, aux appétits féroces : elle le nourrit, le loga et

l'habilla. Pour la remercier de tant de bonté, il la vola.

M^{me} M... porta plainte, mais à l'audience, elle donna au jeune vaurien l'appui de sa bienveillance inépuisable, de son cœur innombrable, disait la comtesse de Noailles. Vieille dame aux cheveux trop oxygénés, à l'élégance trop tapageuse pour les multiples automnes qui pèsent lourdement sur elle, la plaignante apporta son aide à l'excellent défenseur du prévenu, M^e Enriquez.

— Je regrette, dit-elle, d'avoir disposé une plainte contre Colin, il était jeune, impudent, il regrette certainement son acte... je supplie le tribunal d'être indulgent pour cet enfant comme je le suis moi-même !

— Vous n'avez pas de rancune, madame ! fit remarquer le président.

Et M^{me} M..., contrite, de murmurer :

— Non... car j'ai pour Colin une très grande, une véritable et sincère affection.

— Toute maternelle, je pense ? interrogea encore le président.

La volée baissa les yeux sans répondre, tandis que dans son box le voleur d'un air détaché de ces contingences regardait en l'air.

Le tribunal n'insista pas et ne condamna André Colin qu'à six mois de prison, puisque la plaignante se désistait de son action, lesquels six mois se confondront, d'ailleurs, avec la peine de cinq ans de travaux forcés que le jury de la Seine a octroyée au jeune Colin.

Le public aime-t-il les danseuses « Café au lait » ?

Le directeur d'un établissement montmartrois avait le mois dernier engagé une charmante danseuse créole, M^{lle} Monique, qui devait, pendant quinze jours, esquisser es pas savants et ultra-modernes sur la scène dudit établissement.

Or, à la fin de la première semaine, le directeur, sans préavis, congédia la danseuse sous prétexte que les artistes noirs n'avaient nul succès. M^{lle} Monique réclama le paiement de la semaine suivante. Le directeur résista, d'où assignation devant le juge de paix du IX^e arrondissement.

— Oui, monsieur le Président, plaide le directeur montmartrois, oui ! je répète ce que j'ai dit : les danseuses blondes et roses, jolies poupées de Paris, ont du succès, les danseuses brunes et pâles, genre femmes fatales, ont du succès, mais les danseuses « café au lait », les « presque noires » n'en ont pas !

La réplique était facile, la petite « presque noire » ne la manqua point : elle interrogea simplement :

— Et Joséphine Baker ?

L'argument était irrésistible : il porta ses fruits, le juge de paix condamna le directeur à payer la deuxième semaine pour laquelle il avait engagé M^{lle} Monique et, de plus, accorda à celle-ci 300 francs de dommages-intérêts.

La mort de Juliette Tordjman.

La mère, la sœur et le beau-frère de Juliette Tordjman, la petite postière d'Oran trouvée morte l'été dernier dans la cave de la maison qu'elle habitait avec sa famille, viennent de comparaître devant la Cour d'assises d'Oran.

M^{me} Tordjman mère se défendit d'avoir contribué à la mort de sa fille, les époux Leboul de même ; tous firent énergiquement plaider leur complète innocence.

M^e Campinchi, au nom de Leboul, supplia le jury de rendre un verdict de justice en oubliant toute haine politique ou religieuse.

Après une très courte délibération, le jury oranais a rendu un verdict affirmatif quant aux coups mortels sans intention de donner la mort et a accordé les circonstances atténuantes ; en conséquence, la sœur de la victime, M^{me} Leboul a été condamnée à cinq ans de prison, M^{me} Tordjman mère, à deux ans, et le beau-frère Leboul à trois ans.



Une grave affaire a été découverte au ministère des Affaires étrangères. Un fonctionnaire, André Canniaux, du service des chiffres, communiquait certains télégrammes chiffrés à un de ses complices, André-Eugène Gohard, remisier. Ce dernier pouvait ainsi procéder à certaines opérations de bourse qui ont permis aux deux individus de gagner de fortes sommes. La justice recherche aussi si les inculpés ne s'occupaient pas d'espionnage. André Canniaux (à gauche) et André-Eugène Gohard (à droite) ont été incarcérés à la Santé, ainsi qu'un certain Rudolph Lecca, sujet roumain qui avait des relations avec les personnages en question. D'autres arrestations sont, paraît-il, imminentes.

A l'énoncé de ce verdict, Leboul s'est dressé dans son box et, d'une voix forte, a émis cette déclaration imprévue :

— C'est une nouvelle affaire Dreyfus qui recommence !

Encore un drame passionnel.

Il y a quelque sept ans, Paul Miquel, un honnête employé parisien, s'éprenait vivement d'une jeune et gracieuse couturière, Henriette Coss.

Il avait vingt-trois ans, elle dix-neuf ; il n'était point déplaçant, elle était charmante ; le ménage pouvait être heureux ; il ne le fut pas, car, si le mari manifestait une grande tendresse à sa femme, celle-ci n'y répondait que par des sentiments très modérés.

« La femme est comme l'ombre, dit un vieux précepte, fuis-la : elle te suit ; suis-la : elle te fuit. »

Sans doute, Miquel l'ignorait-il, car s'il suivait sans cesse sa femme, elle le fuyait avec une égale persévérance.

La naissance d'une fillette ne resserra pas les liens entre les deux époux, qui, éprouvant le besoin de se distraire, entrèrent en relations avec un ménage voisin de palier : le nouvel ami, un nommé Abert, courtisa quelque peu Henriette Miquel ; de son côté, M^{me} Abert, à qui son mari reprochait une certaine légèreté de conduite, abandonna un beau jour le domicile conjugal, abandon qui eut pour effet de rapprocher Abert délaissé des époux Miquel... et surtout de la femme.

Le dancing et le cinéma attiraient fort M^{me} Miquel : elle y alla en compagnie d'Abert, et un soir, alors qu'elle rentrait à deux heures, le mari furieux refusa de la laisser pénétrer dans la chambre : ce fut le commencement de la désunion absolue... Lui ou moi : choisis ! enjoignit le mari.

— Lui ! dit-elle.

Le mari s'emporta et frappa son rival à coups de poing... la rupture s'ensuivit.

Le 23 février 1931, Miquel, jaloux, désespéré du départ de sa femme, se rendit au domicile de la fugitive.

Abert ouvre la porte, Henriette Miquel prend son déjeuner, à la vue de son mari elle sourit... dédain ? ironie ?

— Reviens, supplie-t-il, je te pardonnerai.

— Non !

— Reviens, pense à la petite, reprends ta place à notre foyer !

— Non.

Je t'en supplie à genoux... reviens pour l'enfant.

— Non... non et non ! j'aimerais mieux mourir que de retourner avec toi !

— Mourir, s'exclame l'homme, tu peux être tranquille, je ne te toucherai jamais !

Abert, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas dit un mot, s'exclame alors :

— Je croyais que vous étiez d'accord pour vous séparer !

Malencontreuse parole... le malheureux Miquel, ivre de colère et de chagrin, se précipite sur son pardessus qu'il a jeté sur une chaise en entrant, y saisit un revolver et fait feu sur son rival qui s'écroule...

L'amant n'est pas mort, une intervention chirurgicale rapide et heureuse le sauva malgré la terrible blessure qu'il avait reçue à l'abdomen et qu'on croyait fatale.

— J'aimais trop ma femme pour vivre sans elle... j'ai tiré sur lui puisqu'il me la prenait ! plaide aujourd'hui, vendredi 3 juillet, Paul Miquel, qui est défendu devant le jury de la Seine par M^e Thon.

La femme cause du drame et le rival heureux doivent être entendus à titre de témoins.

De la Présidence au Bâtonnat.

M. Raymond Poincaré, ancien président de la République, vient presque à l'unanimité d'être élu bâtonnier ; pour la seconde fois, les avocats voient la même main tenir le sceptre républicain et le bâton palatial. Avant Raymond Poincaré... Jules Grévy : l'un va de la présidence au bâtonnat, l'autre alla du bâtonnat à la présidence.

Comme M. Raymond Poincaré, M. Jules Grévy fut secrétaire de la Conférence, mais celui-ci fut le dernier des avocats élus bâtonniers au suffrage restreint par le Conseil de l'Ordre seul, le 4 août 1868, date de l'avènement bâtonnat de Jules Grévy, comprenait des électeurs éminents, puisqu'ils se nommaient Berryer, Dufaure, Jules Favre, Rousset, Colmet d'Aage, Bethollet, Cresson, etc.

Quand il fut élu président de la République, Jules Grévy, ancien bâtonnier, donna sa démission d'avocat... plus tard, M. Raymond Poincaré, devenu le premier magistrat français, resta avocat et, détail savoureux, il dut même, pour conserver ce titre, payer la patente que les autres avocats paient sur la valeur de leur appartement et qui fut, pour le président Poincaré, évaluée sur... la valeur locative de l'Elysée.

Jules Grévy avait déclaré : « Le bâtonnat est le plus cher souvenir et le plus grand honneur de ma vie. »

Raymond Poincaré, ces jours derniers, a paraît-il, prononcé une phrase presque identique.

SYLVIA RISSE.

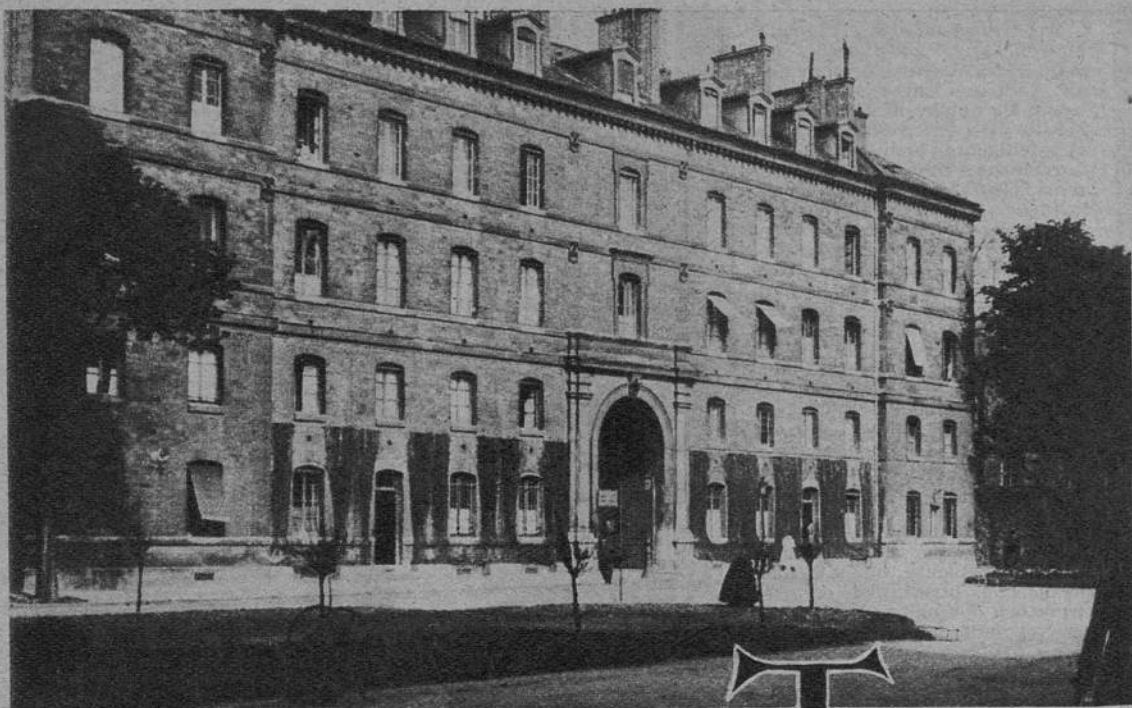
"L'ENVERS VAUT L'ENDROIT"
19, Rue de Châteaudun (IX^e)
et ses Succursales
RETOURNAGE DE VÊTEMENTS
MESURE -- TRANSFORMATION -- FAÇON
5 % de remise aux porteurs de l'annonce.



L'affaire Léon Daudet-Bajot rebondit chaque semaine. Mais les nombreux témoignages entendus ne parviennent pas à élucider le mystère. Une pose du chauffeur Bajot pendant une suspension d'audience. (R.)



Léo Poldès, le sympathique directeur du Club du Faubourg, est venu témoigner devant la justice dans l'affaire Daudet-Bajot. Voici Léo Poldès au banc des témoins, écoutant une déposition. (R.)



L'hôpital central à Sainte-Anne. (H. M.)

Un drame dans une clinique.

La femme qu'on venait d'introduire dans le cabinet de consultation, une brune solide, aux yeux sombres, jetait de droite et de gauche des regards furtifs. Sa main glissée dans son corsage tourmentait nerveusement quelque chose. Tout auprès, une infirmière rangeait des instruments. Le docteur s'approcha, adressa quelques paroles à la consultante, qui, recroquevillée sur son siège, le regardait venir. Brusquement, la main jaillit du corsage. On entendit deux détonations... Le médecin l'avait échappé belle ! La balle qui lui était destinée s'était logée dans un meuble à deux millimètres de sa joue. Quant à la singulière malade, elle gisait sur le tapis, le front troué, ayant réservé pour elle-même le second projectile.

Ceci se passait à Sainte-Anne, vers le milieu de l'an dernier. Aucun journal ne relate ce fait-divers ; la police même l'ignore. La meurtrière n'étant point morte sur le coup, on la soigna et on enviroña l'affaire d'un profond silence.

Une victime des stupéfiants.

A cette époque, je terminais là-bas une cure de désintoxication. M'étant imprudemment laissé glisser sur la pente si douce au début, si funeste ensuite, des paradis artificiels, je m'étais pris au piège. Il était trop tard pour freiner ; la volonté ne peut rien contre certaines emprises. Pourtant, il fallait en finir, opter entre la destruction complète de ma santé ou un désagrément passager. J'optai pour la vie et la santé et j'entrai à la clinique Henri-Rousselle, l'une des dépendances de cette véritable cité de la médecine qu'est Sainte-Anne.

Pour un grand nombre de gens, le célèbre établissement n'est autre chose qu'une maison de fous. Il existe en effet un pavillon, — un seul sur une quinzaine, — réservé aux cas incurables de maladies mentales. Dans les autres, on soigne toutes sortes de maladies nerveuses et l'on fait même de la médecine générale. Mais les principaux docteurs attachés à la maison : Toulouse, Dupouy, Courtois, etc., sont tous des psychiatres et des spécialistes de la désintoxication.

Malgré la vigilance de la police, les stupéfiants causent des ravages de plus en plus considérables, et, pour qui a mis le doigt dans l'engrenage, il est aussi facile de s'en procurer que d'acheter un paquet de cigarettes dans un bureau de tabac. Cela coûte un peu plus cher, voilà tout. Chaque année, on désintoxique dans les différents services de Sainte-Anne des centaines de personnes. La plupart d'ailleurs recommencent aussitôt. Je connais un garçon de vingt-huit ans qui s'est déjà fait désintoxiquer six fois et qui prend actuellement son gramme quotidien d'héroïne. De tous les précipices, c'est de celui-là qu'on remonte le plus difficilement.

Ce qu'est une désintoxication.

Pour entrer à Sainte-Anne volontairement, il faut une certaine dose de courage. Les conditions d'admission sont en effet draconiennes ; on doit, pour commencer, signer un papier par lequel on s'engage à rester quarante jours, à ne recevoir ni lettres, ni visites, à subir tous les inconvénients de la cure, quels qu'ils soient. Dans les maisons de santé ordinaires, un intoxiqué est toujours libre de partir quand il l'entend. A Sainte-Anne, il n'en est point ainsi ; une fois la signature donnée, on renonce complètement à sa liberté pour la période prescrite.

Après cela, on vous enlève tous vos objets



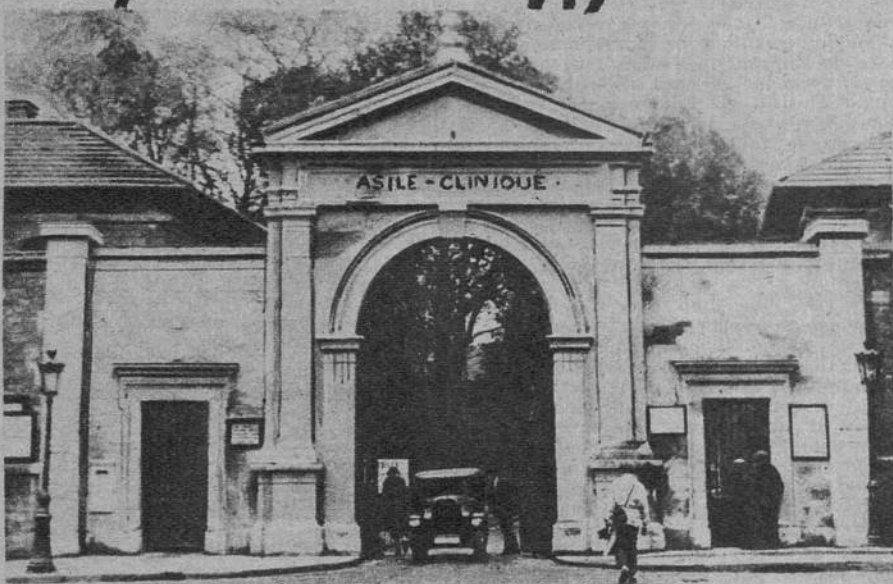
personnels jusqu'à votre montre et vos vêtements, qu'on remplace par un peignoir de la maison. J'avais emporté un nécessaire de toilette ; on m'autorisa à garder trois objets : un peigne (pas la brosse), un tube de pâte dentifrice et une brosse à dents. Puis on m'invita à ne pas sortir de ma chambre. Beaucoup d'intoxiqués d'ailleurs sont enfermés à clé ; cela dépend des services. Ces rigueurs leur sont, bien entendu, exclusivement réservées. Les malades ordinaires peuvent aller et venir à peu près comme ils l'entendent, s'habiller comme il leur convient, se promener au jardin, aller au salon et profiter des différentes attractions que possède la maison : cinéma, T. S. F., piano et même un tennis.

C'est un établissement fort moderne ; du dehors, on ne voit que de grands murs au-dessus desquels émerge un peu de verdure. L'intérieur comporte d'immenses jardins fort bien tenus où s'élève de place en place un pavillon qui a presque l'air d'une villa.

L'intérieur de ces pavillons est décoré avec soin, orné de peintures claires calculées pour le plaisir des yeux. Il y a des dortoirs, des chambres à deux lits et des chambres à un lit. Toutes les portes sont vitrées à mi-hauteur et recouvertes d'un rideau glissant sur une tringle qui doit rester partiellement entr'ouvert. Ainsi les infirmières peuvent toujours jeter un coup d'œil et voir ce que font les malades ; il faut renoncer à être chez soi, fût-ce une minute.

Quand on est bien et dûment éroué, le traitement commence, et cela va tout seul... pendant les premiers jours. Au début, on donne au patient sa dose habituelle de drogue, puis on diminue graduellement. Lorsqu'on arrive à zéro, on continue pendant quelques jours les piqûres avec du sérum ; cela dans un but de suggestion. Heureux les intoxiqués suggestionnables, car c'est le moment critique. En général, les piqûres effectuées durent de vingt à vingt-cinq jours ; la quinzaine qui reste est employée à désintoxiquer moralement, car le désir de la drogue survit au besoin physique. Pendant cette dernière période, selon les sujets, la surveillance se relâche et l'on peut circuler plus librement.

LE TOUR de SAINTE ANNE en quarante jours



Entrée principale de Sainte-Anne. (H. M.)

Un bourru sympathique.

Au début de mon séjour, je me sentis étroitement observée et me tins fort tranquille. Les infirmières d'ailleurs étaient agréables, et mes piqûres, quatre par jour, se faisaient très ponctuellement ; j'en guettais avidement l'heure. Chaque matin, le docteur D... me rendait visite. D... est un brave homme qui aime à se donner des airs bourrus. Comme il tient à ce que ses malades soient bien soignés, il est la terreur des infirmières. Dès son arrivée, c'est un branle-bas général, tout le monde est à son poste.

Il ferait une scène affreuse s'il apprenait qu'une piqûre a été faite avec cinq minutes de retard. En partie pour cette raison, ses malades l'apprécient beaucoup ; ils bénéficient de son autorité incontestable. C'est un grand bonhomme déplumé, maigre et sec, avec une barbe grise et un regard perçant derrière des lunettes cerclées d'or.

D'un coup d'œil, il voit où on en est ; au fond, il a horreur de la souffrance et fait tout ce qu'il peut pour l'éviter à ses clients, mais il n'aime pas les lamenta-



Les croquis illustrant cet article ont été pris sur place, à Sainte-Anne, par l'illustrateur bien connu ROBERT LE NOIR, et représentent des pensionnaires du célèbre asile.



Entrée de la clinique des maladies mentales dirigée par le professeur Claude, à Sainte-Anne. (H. M.)

tions et se montre sans indulgence pour les récalcitrants.

QUELQUES TYPES DE MALADES

La cavalière Elsa.

Par la porte vitrée de ma chambre, je pouvais suivre les allées et venues du corridor. J'avais remarqué une fille au teint chaud, aux yeux de Chinoise frangés de longs cils dont l'attitude m'intriguait. Élégante et fine dans un fourreau de satin noir, elle se promenait à petits pas, absorbée dans sa pensée, ne parlant jamais à personne, semblant ignorer qu'il y eût autour d'elle d'autres êtres humains, vivant par l'imagination hors du monde où elle était enfermée. Parfois, son visage mobile s'animait, ses yeux brillaient, ses jeux de physionomie reflétaient une sorte d'enthousiasme. Quelles images, quels souvenirs évoquait-elle ? Quels rêves traversaient son cerveau ?

Un jour, profitant de la distraction ou de l'indulgence des infirmières, j'allais faire un tour au salon qui, en principe, m'était interdit. La pièce qu'on nomme ainsi à la clinique Henri-Rousselle est une vaste galerie vitrée, pleine de soleil ; des chaises longues en osier, des fauteuils à bascule tendent aux malades des bras accueillants, et tout un assortiment de jeux : lotos, dominos, dames, échecs, est mis à leur disposition. Nonchalamment étendue, un livre sur les genoux et le regard perdu dans le lointain, je retrouvai là mon inconnue et ne tardai pas à apprendre son histoire.

M^{lle} L..., fille d'un avocat politicien, accompagnait fréquemment son père dans les réunions publiques, où elle entendait quelques-uns des meilleurs orateurs du parti communiste. Peut-être l'un d'eux impressionna-t-il plus vivement la jeune fille ardente et romanesque ; elle se prit de passion pour les doctrines d'extrême-gauche. A vingt ans, au lieu de lire des feuilletons, elle nourrissait son esprit avec le *Capital* de Karl Marx, les œuvres de Romain Rolland et les manifestes de la III^e Internationale. Bientôt, passant de la théorie à la pratique, M^{lle} L... s'unissait librement à l'un des plus fervents adeptes de Moscou. Sa famille intervint, prétendit qu'elle avait été hypnotisée et la sépara violemment de son amant. A dater de ce jour, elle s'enferma dans un mutisme impénétrable, vivant au milieu des siens comme une étrangère. Jugant ses facultés mentales atteintes, on la fit admettre à Sainte-Anne, où elle est traitée, paraît-il, par la suggestion et l'hypnotisme. Une seule fois, je l'entendis parler, poursuivre à haute voix sa chimère, et ce fut, avec des accents vibrants, tout un roman rouge qu'elle évoqua : Oratrice applaudie, elle entraînait les foules, s'élançant à l'assaut des monuments publics ; on prenait la ville, on établissait la dictature. Dans le reflet des incendies, franchissant les corps des vaincus, elle était la déesse de la révolution. Le souvenir de Germaine Berton la faisait tressaillir. « J'aurais pu faire comme elle », disait-elle avec un regret sincère, « moi aussi, j'aurais pu être célèbre ». Elle ne se rendait pas compte combien était sinistre une pareille célébrité. Tout sens moral semblait complètement aboli en elle.

M^{lle} L... est encore à Sainte-Anne pour de longs jours.

Les fugues d'Huguette.

Dans un dortoir voisin, il y avait une jeune fille ravissante, aux yeux bleus et aux cheveux noirs. Agée de seize ans, elle en paraissait au moins dix-huit. Très développée, grande et souple, son apparence extérieure démontrait que sa santé physique du moins était excellente. Deux fois par semaine, sa mère, une femme en deuil, aux traits fins et doux, venait la voir du fond d'une lointaine banlieue, et, chaque fois, c'étaient des scènes de désespoir, la petite espérant toujours qu'elle allait l'em-

mener. Sur trois enfants, Huguette était la seule survivante ; ses deux frères étaient morts à vingt ans d'un mal rapide et mystérieux. De quelles hérédités cette famille était-elle victime ? Jolie et intelligente, bien douée, très musicienne, choyée de ses parents, Huguette avait la folie de la fugue. A différentes reprises, elle avait quitté sa maison, s'en allant droit devant elle au hasard. Quelquefois, si elle avait emporté de l'argent, elle prenait un train, n'importe lequel. Après des jours, parfois des semaines de recherches fébriles, on la retrouvait dans un port ou une ville de province. Comment, de quoi vivait-elle dans l'intervalle ? Elle prétendait ne se souvenir de rien, semblait heureuse de revoir les siens et recommençait à la première occasion. A Sainte-Anne, elle a déjà fait sans succès deux tentatives d'évasion. Très douce, très docile, d'une nature affectueuse, tout le monde l'aime et la plaint, mais on conserve peu d'espoir de la guérir.



Un gardien de l'asile dont le rôle consiste à ne laisser sortir de l'établissement que les personnes dûment autorisées. (H. M.)

retour à son poste. J'avais tellement pris l'habitude de la voir là que je ne la remarquai même plus, mais, un jour, il me sembla qu'il manquait quelque chose, comme si un meuble avait été enlevé ou changé de place. A la réflexion, je m'avisai que M^{me} D... n'était plus devant sa porte. L'avait-on donc laissée partir ? C'était bien improbable. Renseignements pris, je sus qu'elle était partie en effet, mais pour le pavillon des folles incurables.

La femme qui croit qu'on va la couper en morceaux.

On ne pouvait faire un pas dans la maison sans rencontrer une grosse femme en peignoir violet, de tournure vulgaire. Elle était partout à la fois : dans les couloirs, le salon, les dortoirs ; elle trouvait moyen de se glisser jusque dans les chambres, et la seule façon de s'en débarrasser était de la prendre par les épaules et de la pousser dehors. Les nouvelles arrivées, surtout, étaient l'objet de ses attentions ; elle les attirait à l'écart, leur glissant dans l'oreille des propos mystérieux. Une fois, après un de ces entretiens, une petite de quinze ans se mit soudain à pousser des hurlements frénétiques. La grosse femme lui avait dit en substance : « Surtout, méfiez-vous ; si on vous a attirée ici, ce n'est pas pour vous soigner, mais pour faire sur vous des expériences chirurgicales. Il est probable qu'on va vous ouvrir le ventre. Ainsi moi, demain, on me coupera un bras et on me fera l'ablation de l'œil gauche. Après cela, on me trépanera ; mais je protestai, quoique ça ne serve à rien. » Un docteur qu'elle ne connaissait pas ayant voulu l'examiner, la maniaque se sauva dans les lavabos, d'où on eut toutes les peines du monde à l'extraire. « Je ne veux pas le voir, criait-elle, je sais qu'il veut me couper le nez pour le greffer sur un mutilé de la face. »

Ses récits grandguignolesques finirent par tant impressionner quelques nerveuses qu'on fut obligé de l'isoler.

Les déboires d'une femme de lettres.

Quels déboires sentimentaux, quelles tragiques surprises du destin ont amené Lilliane P... à s'isoler d'elle-même à Sainte-Anne comme dans une tour d'ivoire ? De toutes les pensionnaires de l'établissement, elle est sans doute la seule qui n'envisage pas le jour de sa sortie comme une délivrance. Bien plus, elle redoute qu'on ne la renvoie, s'applique à se rendre utile, à faire tolérer sa présence. Elle s'est faite la servante des infirmières ; c'est elle qui prépare les tisanes, distribue les remèdes, et même, à l'occasion, épluche les légumes et lave la vaisselle.

Déjà âgée, dénuée de ressources, Lilliane P... est l'auteur d'un roman tout vibrant de vie et de passion qui eut jadis quelque succès. Elle a écrit des articles de revue, appartenant à des cénacles littéraires. Extrêmement cultivée, possédant à fond les sujets les plus variés, parlant trois ou quatre langues, elle se cramponne au refuge qu'elle s'est choisi comme un naufragé à sa planche. Son horizon se borne désormais aux hautes murailles de la maison de santé devenue pour elle une maison de refuge ; elle ne voit pas au delà. Quelle est au juste sa maladie ? A l'entendre, elle les possède toutes, depuis celles de la moelle épinière jusqu'à la tuberculose, en passant par les rhumatismes articulaires et l'encéphalite léthargique. Cette manie de l'exagération ferait parfois douter de son bon sens, et, pourtant, sa conversation variée, spirituelle, la netteté de ses conceptions prouvent sa parfaite lucidité. Sans famille, sans amis, que deviendra-t-elle lorsqu'il lui faudra partir ? Quelles perspectives, quel abîme s'ouvrent devant cette femme de talent, isolée dans un monde hostile, devant cette cigale pour qui l'hiver est venu ?

(A suivre.)

CLAIRETTE.



Petite Huguette aux yeux de myosotis, très éprise de liberté, quand pourra-t-on vous ouvrir la porte de la cage ?

Germaine, la morbide.

Il arrive que les infirmières se laissent aider dans les travaux du ménage par des malades désœuvrées et complaisantes. C'est parce qu'elle aidait à faire mon lit que je fis la connaissance de Germaine, une grosse fille aux joues rebondies, dont les fraîches couleurs attestaient les origines campagnardes. Son cas était bizarre ; de caractère aimable, expansif, pleine de bonne humeur et de gaieté, elle se sentait parfois, sans aucun motif, irrésistiblement poussée au suicide, et au suicide par le poison. Une première fois, elle avait absorbé onze cachets de véronal. Soignée à temps, on put la ranimer. Environ un an plus tard, elle récidiva, prit quatorze cachets et s'en alla tout tranquillement à un rendez-vous qu'elle avait donné à un ami. Lorsqu'elle sentit les premiers symptômes de malaise, elle avoua tout à son compagnon, qui s'empressa de la conduire à l'hôpital le plus proche, Sainte-Anne en l'occurrence. Prise d'un accès de fureur, elle voulut briser les vitres du taxi qui l'emmenait et tenta de se jeter par la portière. Le sommeil ne la prit qu'au bout de plusieurs heures, mais dura deux jours. Cette fois, l'excès même de la dose l'avait sauvée.

Dans son état normal, Germaine donne l'impression d'une personne paisible et pleine de bon sens. Je l'ai entendue raisonner son cas avec calme, cherchant à comprendre, à s'expliquer quelle est la mystérieuse puissance qui s'empare d'elle et lui fait commettre des actes où sa volonté n'entre pour rien. Hélas ! elle m'a avoué avec une angoisse dans les yeux qu'elle n'était pas sûre de son empire sur elle-même et craignait de recommencer. Tragique destinée que celle de cette malheureuse qui aime la vie, dont toutes les facultés affectives sont portées à la socia-

bilité et à la bienveillance, et qu'une force inconnue entraîne irrésistiblement vers la destruction.

Un cas de masochisme moral.

Il y a quelques mois, M^{me} D... tenait à Neuilly une pension de famille. La maison était lourde et la directrice, très travailleuse, très économe, se faisait aider le moins possible, veillant à tout, travaillant du matin au soir comme une mercenaire. Après des années de cette existence, M^{me} D... commença à éprouver les effets du surmenage ; sa santé s'altéra, un amaigrissement rapide lui fit perdre ses forces, et son équilibre mental se ressentit d'un état général déplorable. Cette femme pondérée, raisonnable, se mit à commettre mille excentricités, semblant notamment éprouver dans l'humiliation une volupté singulière. Son attitude se fit humble ; elle s'abaissa aux besognes les plus viles, s'accusant sans trêve de fautes imaginaires et suppliant qu'on l'excusât. Une telle dépression physique et morale amena rapidement la pauvre femme à Sainte-Anne.

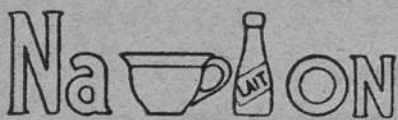
Je la vis pour la première fois dans la salle de bains ; elle était à genoux entre deux baignoires devant une infirmière sidérée, à qui elle demandait pardon de tout le mal qu'elle lui avait donné. Quelques jours après, M^{me} D... refusait toute nourriture sous le prétexte que ceux qui ne travaillent pas n'ont pas le droit de manger. Puis elle fut saisie du désir bien naturel de rentrer chez elle et se traîna aux genoux du docteur, l'adjurant de la laisser partir. Naturellement, son état de faiblesse et les symptômes alarmants de dérangement mental qu'elle donnait rendaient la chose impossible ; alors, ce fut une autre histoire : la porte qui donnait accès à l'étage était généralement tenue fermée. M^{me} D... s'établit à genoux devant cette porte qu'une telle attitude n'émut point. De temps à autre, deux infirmières la prenaient chacune par un bras et la ramenaient vers son lit, mais, dix minutes plus tard, elle était de



2.000 PHONOGRAPHES gratuits

à titre de propagande aux deux mille premiers lecteurs ayant trouvé la solution exacte du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

Il faut à l'aide du rébus trouver le nom d'un grand empereur français à l'épopée célèbre.



Réponse

Joindre à votre envoi une enveloppe timbrée portant votre adresse

Établissement PALMA
99, Boulevard Auguste-Blanqui
PARIS-XIII^e Service P. M.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de **55 frs**

Véritable Carillon WESTMINSTER chime ou façon noyer

8 jours, Sonnerie 4/4 8 marteau, 8 gongs
GARANTI 5 ANS SUR FACTURE
Port et emballage franco - PROX. 660 fr.

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

TATOUAGE

disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même.
Prof. DIU, 11, rue Championnet, Lille
Lundi, mercredi, samedi.
L'opère à PARIS tous les mardis à ANVERS (Belgique) tous les jeudis.



Fabrique d'**ACCORDEONS**
François DEDENIS & BRIVE (Corrèze)
Fondée en 1887 Catal. ill. 1 fr.
Réparations de toutes marques.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'Ecole Supérieure de Représentation, fondée par les industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis, rue d'Athènes, Paris (9^e).

REGLES douloureuses, interrompues, retardées et toutes suppressions pathologiques des époques, rétablies certainement par le LYROL, seule méthode interne et vaginale. La boîte : 33 fr. 60. Cure compl. 100 fr. 7⁵⁰ Ph¹⁰ ou à défaut Laboratoire LACROIX, 22, B^e Sébastopol, PARIS

Mme Murat Chirom. Graphol. Tarots 18, boul. de Strasbourg, Botz. 16-78. Rec. tous les jours de 2 à 7 heures.

BÈGUES Demander renseignements à l'INSTITUT DE PARIS 30, rue Croix-Nivert



GRATUITEMENT... le FAKIR AÏN-DRAM par ses études astrologiques vous guidera dans la vie. Actuellement en France, le célèbre FAKIR AÏN-DRAM, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, vos AFFAIRES, vos AMOURS. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant : laissez-le être votre conseiller et ami : il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom, ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 1 fr. 50 en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. Adressez votre demande au FAKIR AÏN-DRAM, Service 29, P.R. Bureau 111, rue Ste-Anne, n° 4, Paris (1^{er}). (Ne pas oublier la mention P.R. Bureau 111, sur l'adresse) Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle. Recommandez-vous de ce journal

Ces photographies et attestations sont celles de deux personnes enthousiasmées de leur LETRIK : PREMIER JOUR



"J'avais un commencement de calvitie. Mes cheveux ne cessaient de s'amincir."



QUINZIÈME JOUR

"Mes cheveux sont magnifiques, ondulés, d'une belle couleur naturelle, et font l'admiration de tous. Finies les 'permanentes'. Mon LETRIK me suffit."



PREMIER JOUR

"Mes cheveux étaient minces et grisonnants. A 35 ans j'en paraissais 45."



QUINZIÈME JOUR

"Votre Peigne LETRIK a fait merveille. Ma chevelure est abondante, ondulée, a retrouvé son châtain d'autrefois. Merci ! j'en parlerai à tous."

- 1^o - La petite pile robuste est à l'intérieur de la poignée du peigne.
- 2^o - Pas de contact à mettre, toujours prêt. Pour remplacer la pile, dévissez ici.
- 3^o - Une double rangée de dents ondulées et nickelées ondule les cheveux en les peignant.
- 4^o - Les deux extrémités de la poignée sont également nickelées.
- 5^o - Un des ressorts qui maintient la pile en place.
- 6^o - Une lampe de 2 v. 5 - fournie avec le peigne - s'allume au contact de la double rangée de dents.

AVEC LE PEIGNE ÉLECTRIQUE LETRIK

Voici le Peigne électrique dont les résultats étonnent tout le monde. LETRIK, par son action merveilleuse, est, dès les premiers jours, LE POINT DE DÉPART D'UNE ONDULATION PERMANENTE. IL FAIT POUSSER DE NOUVEAUX CHEVEUX DES RACINES "MORTES" OU MOURANTES. En 48 heures, de nouveaux cheveux commencent à apparaître. Vos cheveux retrouvent leur couleur naturelle et tout leur éclat. Le doux courant électrique en passant d'une rangée de dents du peigne à l'autre, traverse ainsi les racines des cheveux, les ranime et les fait revivre. LES PELLICULES ET LES MALADIES DU CUIR CHEVELU DISPARAISSENT COMME PAR ENCHANTEMENT. Au bout de 48 heures, l'emploi du peigne "électrique" LETRIK, au lieu d'un peigne "inanime", assurera à vos LES CHEVEUX GRIS REVIENT À LEUR COULEUR NATURELLE. Suivez de jour en jour le progrès de cette couleur naissante. Bientôt vous n'aurez plus qu'à couper la pointe des cheveux restée grise. Vos cheveux auront retrouvé jeunesse, santé, beauté. VOUS POURRIEZ CROIRE QUE C'EST TROP BEAU POUR ÊTRE VRAI... MAIS NOUS LE GARANTISONS. Près d'un million de personnes, d'abord incrédules, ont été enthousiasmées au bout de 24 heures. Nous possédons des milliers de lettres attestant les résultats merveilleux du Peigne LETRIK - LETRIK fait non seulement repousser les cheveux de tous, homme, femme, enfant, mais leur redonne leur beauté et couleur naturelles. LETRIK S'EMPLOIE SANS DANGER AUCUN, même pour bébé. Pas le moindre choc. Vous ne vous doutez jamais que l'électricité est là, si vous ne faisiez l'expérience de mettre en contact avec les dents du peigne une petite ampoule qui s'allume immédiatement. La pile qui alimente le peigne dure six mois. Une nouvelle ne coûte que 3 francs. Pour une dépense annuelle de 6 francs, vous vous assurez une belle chevelure ondulée pour la vie. Pour posséder, vous aussi, ces beaux cheveux, adressez-nous dès aujourd'hui le coupon ci-dessous. Il ne vous coûte rien de faire l'expérience de ce merveilleux LETRIK, sur vos propres cheveux, pour une semaine seulement, si vous le désirez. Si tout ce que nous avançons dans cette annonce ne se réalise pas pour vous, dites-le nous franchement et retournez-nous votre peigne LETRIK. Nous vous rembourserons sans discussion 30 francs et les frais d'affranchissement. C'est là une offre loyale. Nous voulons que vous en soyez le seul juge. Dès aujourd'hui remplissez ce coupon.

COUPON DE GARANTIE DE 10.000 FRANCS

À remplir et à adresser à :
Éts SIMPSON S.A. (LETRIK), 9, r. d'Astorg, PARIS (8^e) (près St-Augustin) - Tél. Anjou 22-97 et 98
Veuillez m'adresser par retour du courrier un de vos peignes électriques LETRIK, appareil complet et lampe de contrôle, avec pile, prêt à servir, et les instructions pour son emploi.
P.M. 2 Ci-inclus mandat poste de 30 Frs. (Rayez la formule inutile)
Contre remboursement de 30 Frs.
Sous une garantie de 10.000 francs, vous vous engagez à me rembourser 30 francs et les frais d'affranchissement, si je vous retourne dans les 7 jours ce peigne LETRIK, dans le cas où il ne me donnerait pas entière satisfaction... C'est à cette condition que je l'achète.
Écrire très lisiblement.
NOM
ADRESSE
IMPORTANT : Si un de vos amis veut également un peigne LETRIK, nous vous en enverrons 2 pour 55 francs, affranchissement compris. Indiquez seulement sur le coupon 2 peignes au prix de 55 francs.

Le peigne LETRIK est également en vente dans les meilleures maisons et pharmacies. Ainsi qu'en Belgique, pour le prix de 40 francs belges, aux Éts. SIMPSON, 192, rue Royale, Bruxelles.

A MES FRAIS



Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement si vous souffrez de Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varicocele, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Arterio-Sclérose, Goutte, Rhumatisme, Sciatique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.
Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai GRATUITEMENT une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs. Écrivez ce jour à mon adresse, INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand
Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST, Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 - Cartes 0 fr. 90

Écritures chez soi. Riguet B. P. 15. Le Bourget.

SOINS ESTHÉTIQUES, PÉDICURE, MANUCURE par infirmière diplômée, de 10 à 20 heures. 80, r. Doudaeville, Paris (18^e). Mét. Château-Rouge.

CHEZ VOUS 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. Écr. Établissements FUSEAU, 75, MARSEILLE

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANT envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLET, 169, r. de Tolbiac, PARIS. Sa broch. grat. N° 4.

MODERNE DÉTECTIVES, 18, r. St-Vincent, cent-de-Paul (10^e). T. Trud. 60-62. Tte la police priv. spécial p. plages, villes d'eau. Consult. jur. et grat. Guides détectives p. Paris.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

CLINIQUE médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malad. des femmes, 10, rue Beaugrenelle ; mét. Beaugrenelle

COPIES ADRESSES et agents 2 sexes deman. partout. Gros gains. Écr. Établiss. P. I. EDOX, Marseille.

NOUVELLE DÉCOUVERTE permet de soigner Syphilis, Blennorrhée, Impuissance, Métrite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqûres, à l'insu de tous. Résultats remarquables certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : D^r ARI, 71, Rue de Provence, 71, PARIS.

POLICE

MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



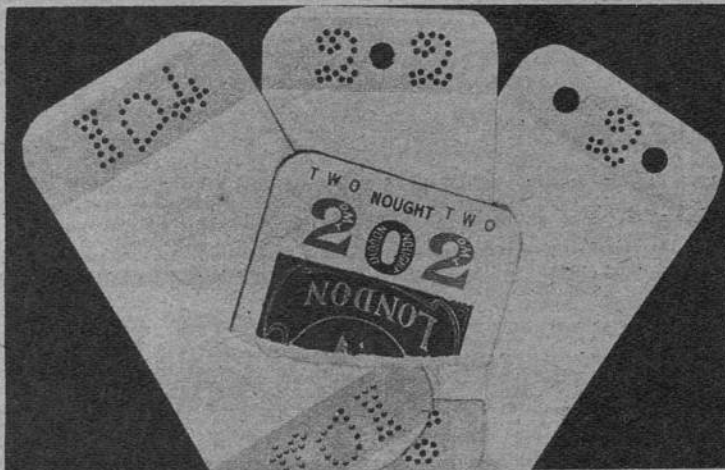
Le roi de la bière à New-York, Schultz (assis à gauche), se trouve à côté de son plus grand ennemi, le procureur Saul Price (assis à droite). Les deux autres personnages sont deux détectives qui s'emparèrent de Schultz, qui était recherché depuis longtemps par la police américaine. (I. N.)



Ce policier américain avait été chargé de renverser des tonneaux de bière qui venaient d'être saisis. Il ne résista pas au désir de se rafraîchir, et le plus fol de l'histoire, c'est qu'un malicieux photographe caché à proximité put enregistrer la scène. (I. N.)



Alice Le Dénat était une domestique parfaite. Ses patrons la considéraient toujours comme une « perle »... jusqu'au jour où elle les débarrassait de leurs bijoux et de leur garde-robe. On vient de l'arrêter à Paris.



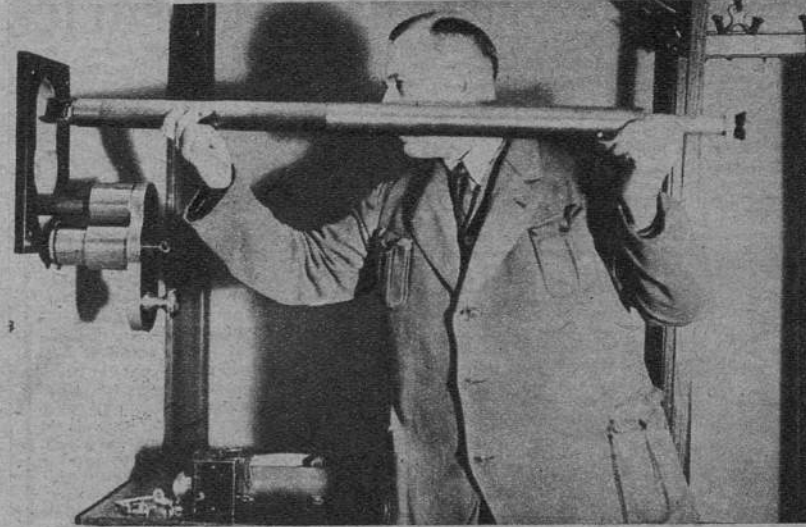
Les bookmakers anglais sont continuellement les victimes de fraudeurs peu scrupuleux qui changent les numéros de leurs tickets pour se faire payer une prime à laquelle ils n'ont pas droit. Les bookmakers ne font plus imprimer leurs tickets, mais les perforent. En haut, les nouveaux tickets, au centre, un ancien ticket. (I. G. P.)



La jeune Starr Faithfull dont le cadavre a été retrouvé égorgé aux environs de New-York. L'enquête policière ne fait aucun progrès. On se demande s'il ne s'agit pas une fois de plus d'une affaire de gangsters. (I. N.)



Le vingtième meeting sportif des policiers anglais a eu lieu à Londres. Le public est venu assister en masse aux diverses épreuves qui ont été disputées. Voici le départ d'une course de bicyclettes. (K.)



La nuit, dans les banques de Berlin, dès qu'un bruit suspect est révélé par des microphones ultra-sensibles, un garde introduit cette sorte de périscope par un trou spécial dans la salle des coffres et il peut tout voir sans être vu. (W. W.)

Lisez dans ce numéro : LA RUE AU PARFUM DE CHAIR
LE TOUR DE SAINTE-ANNE EN 40 JOURS